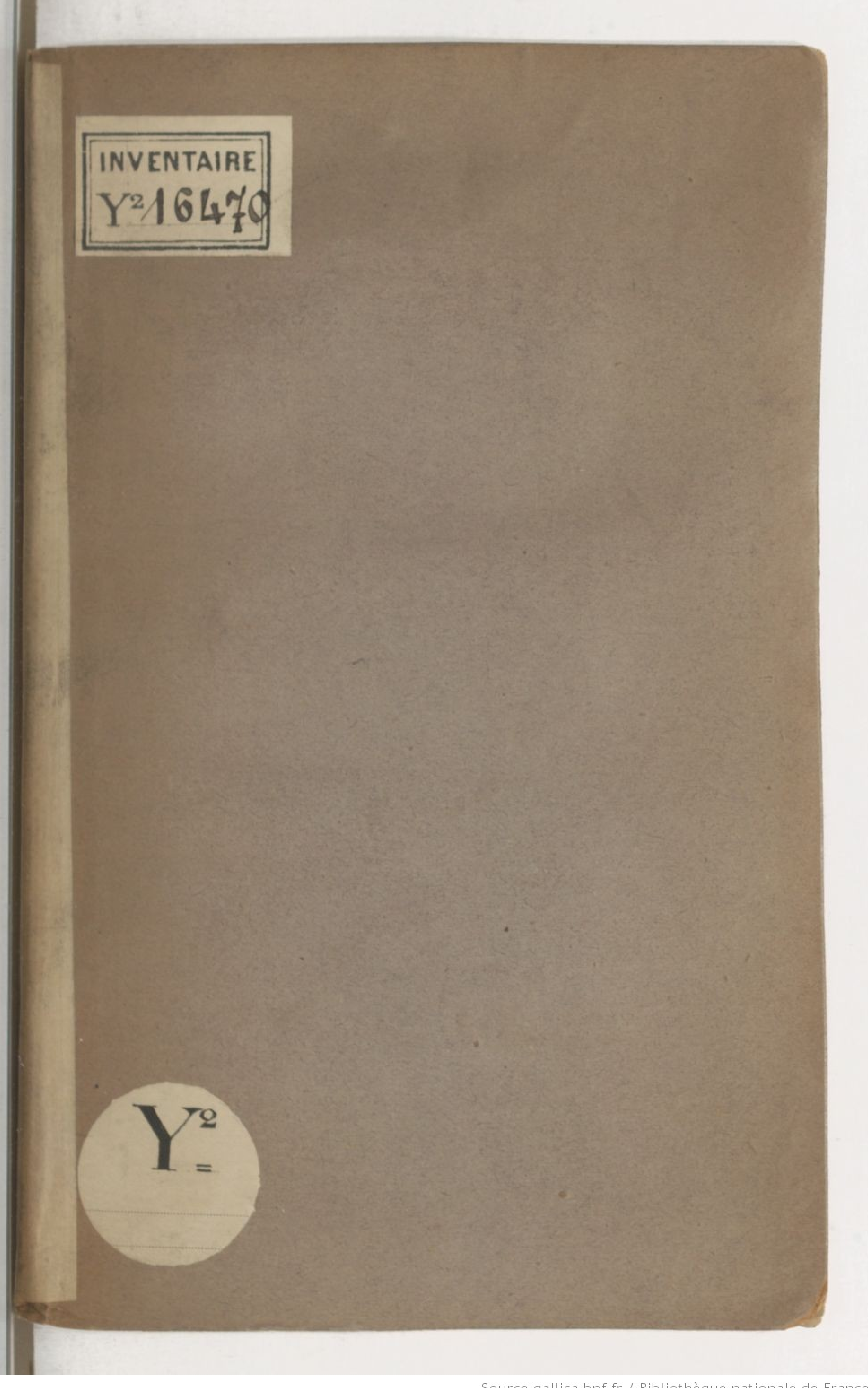
Monsieur Pélican, ou l'Homme veuf et le célibataire, par Amédée de Bast





MONSIEUR

PÉLICAN,

OU

L'HOMME VEUF

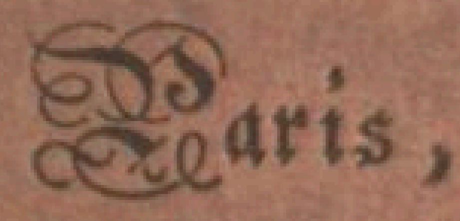
ET LE CÉLIBATAIRE,

PAR AMÉDÉE DE BAST.

Chremès, vos affaires vous laissent-elles assez de loisir pour vous mêler des affaires qui vous sont étrangères et qui ne vous regardent nullement ?

TÉRENCE. — *L'heautontimorumenos.*

TOME DEUXIÈME.



A. POUGIN, QUAI DES AUGUSTINS, 47 ;
CORBET, QUAI DES AUGUSTINS, 61 ;
SCHWARTZ ET GAGNOT.

1837.

MONSIEUR

PÉLICAN.

ROMANS DE L'AUTEUR.

LA TÊTE NOIRE,	4 vol.
LA PETITE NIÈCE DE NINON,	4
LA COURTISANE DE PARIS,	4
L'ENFANT DE CHOEUR,	1
LES DEUX VÉTÉRANS,	4
LE PERRUQUIER DU GRAND DUC,	4
LA CONSPIRATION DES MARMOUZETS,	4
LE CLOCHER DE SAINT-JACQUES,	4
MALFILATRE,	4
LE TESTAMENT DE POLICHINELLE,	4
LE MAMELUCK DE LA GRENOUILLÈRE,	4
LES CARROSSES DU ROI.	4

SOUS PRESSE.

LE CHAT DE L'ÉVÊCHÉ,	4
LES CHEVALIERS DE L'ARQUEBUSE;	4
L'AS DE TRÈFLE.	4
L'HOTEL DE SENS.	4

MONSIEUR

PÉLICAN,

OU

L'HOMME VEUF

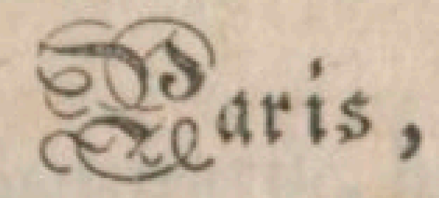
ET LE CÉLIBATAIRE,

PAR AMÉDÉE DE BAST.

Chremès, vos affaires vous laissent-elles assez de loisir pour vous mêler des affaires qui vous sont étrangères et qui ne vous regardent nullement?

TÉRENCE. — *L'heautontimorumenoe.*

TOME DEUXIÈME.



A. POUGIN, QUAI DES AUGUSTINS, 47;
CORBET, QUAI DES AUGUSTINS, 61;
SCHWARTZ ET GAGNOT.

1837.

De l'Imprimerie de A. HENRY,
rue Gît-le-Cœur, n° 8.

Monsieur Pélican

OU

L'HOMME VEUF

ET

LE CÉLIBATAIRE.

CHAPITRE PREMIER.

—

SCÈNE CONJUGALE.

Madame Gonnard, haute, sèche et droite, entra dans la salle à manger d'un pas d'amazône, et s'arrêtant vis-à-vis de son époux :

— C'est donc de cette manière, Monsieur, s'écria-t-elle, que vous tenez la parole que vous m'avez donnée? A force de sollicitations j'ai consenti à vous laisser venir aujourd'hui dans cette maison avec M. Pélican, mais à la condition d'être rentré à neuf heures; il en est bientôt onze et vous n'êtes pas de retour. Allez, Monsieur, vous devriez rougir de honte d'une pareille conduite : fréquentez les gens qu'il vous plaîra de fréquenter, recommencez à plus de cinquante ans, si c'est votre bon plaisir, la vie de garçon; mais moi je vous déclare que je ne subirai pas une pareille conduite, et surtout

que je ne me résignerai pas à venir vous chercher dans les endroits où je ne suis nullement jalouse de me rencontrer.

Le pauvre employé, la tête baissée, s'empressait en chiffonnant sa serviette, de repousser sa chaise en arrière pour suivre au plus vite sa femme courroucée, quand M. Pélican, l'arrêtant de la main, pria madame Gonnard de vouloir bien s'asseoir, et de prendre part à l'allégresse générale, en laissant un peu de répit à sa mauvaise humeur.

— Allons, madame Gonnard, continua-t-il en s'efforçant de la faire asseoir auprès de lui. Un peu

d'indulgence : ce pauvre Gonnard n'est pas dans son tort, c'est moi qui mérite des reproches, si toutefois quelqu'un en mérite ici. Je voulais le reconduire jusque chez lui, et il m'attendait pour s'en aller ; ne lui faites donc pas de querelles d'Allemands. Il faut dans le ménage se passer quelque chose, et ma foi on a assez de mauvais momens dans la vie, sans encore en augmenter le nombre par des reproches et des récriminations.

— M. Pélican, répartit madame Gonnard avec aigreur, chacun fait ses affaires comme il l'entend, et entre l'arbre et l'écorce il ne faut

pas, comme on dit, mettre le doigt. Libre à vous qui êtes veuf, joyeux et riche de faire comme vous l'entendez, mais aussi libre également à moi de faire et de faire faire à mon mari ce qui convient et ce que je crois convenable.

— Ma foi, Madame, répliqua M. Pélican, je ne sais pas ce qui peut me mériter une si sévère réponse; je croyais que ma longue amitié pour Gonnard me donnait le droit....

— Le droit! le droit! M. Pélican, vous n'en avez aucun, et puisque vous mettez la conversation sur ce chapitre, je suis bien aise de vous dire que les conseils

que vous donnez à mon mari ne me plaisent nullement. Sous prétexte de lui faire passer quelques heures d'agrément, vous le menez dans des lieux où il ne me convient pas qu'il aille ; finalement, M. Pélican, votre amitié pour M. Gonnard me tourmente plus qu'elle ne m'est agréable.

Le rouge de la colère monta au au visage de M. Pélican qui, regardant madame Gonnard, avec des yeux courroucés, lui répondit :

— Si j'étais seul atteint par vos invectives, madame Gonnard, je ne m'en soucierais guère ; mais vous prodiguez l'insulte aux per-

sonnes qui nous ont fait l'honneur de nous inviter, et je ne souffrirai pas.....

— M. Pélican, interrompit Alfred de Surville, madame ne nous connaissant point, ne peut nous insulter. Calmez-vous donc, laissez partir M. Gonnard, puisque madame l'exige, et ne nous occupons pas davantage d'une scène dont madame comprendra plus tard sans doute toute l'indécence.

-- Vous avez raison, mon jeune ami, répartit M. Pélican, vous avez raison. Va, mon pauvre Gonnard, va-t-en, et reçois mes excuses de t'avoir attiré, par trop d'a-

mitié, l'algarade dont tu viens d'être la victime.

— La victime! la victime! s'écria madame Gonnard, qu'entendez-vous par ces paroles, M. Pélican, la victime?

— J'entends, Madame, qu'un homme de l'âge de Gonnard qui tombe entre les mains d'une femme revêche, exigeante et de mauvaise humeur telle que vous, est la plus malheureuse créature du monde, et que je ne donnerais pas une obole d'une existence pareille, et que je m'en délivrerais, dussé-je m'embarquer pour les grandes Indes, et dire adieu pour toujours au soleil de

la Petite-Provence et de la Place-Royale.

M. Pélican s'essuya la barbe après avoir lâché cette bordée, et avait remis sa serviette à sa bonnière avec l'énergie d'un homme qui veut jouir enfin d'une trève de tranquillité. Il pensait que son adversaire femelle était déjà parti, et qu'elle avait suivi son mari qui déjà avait levé le siége; mais il se trompait, elle était revenue auprès de lui.

— M. Pélican, lui dit-elle d'un accent de voix où il entrait encore plus d'aigreur que de colère, vous êtes bien ce que vous êtes; peu disposé à vous mêler de vos affaires,

vous placez votre suprême bonheur à vous mêler des affaires des autres, votre ménage est pour vous comme s'il n'existait pas; vous avez une fille et, Dieu merci, la pauvre enfant ne sait pas si elle a un père. En récompense, vous connaissez parfaitement les affaires d'autrui et vous savez à livres, sous et deniers, ce qui se passe dans la maison du voisin. Tout cela est très-bien, c'est dans votre caractère. Tenez donc sur les fonts de baptême les enfants qui vous tomberont sous la main, mariez des filles, soyez le confident des gens qui ont des procès. Nommez, mariez, procédez, faites ce que bon vous sem-

blera, mais ne trouvez pas mauvais que si vous faites à votre tête, je me mette aussi en mesure de faire à la mienne; bon soir, M. Pélican.

Le bon bourgeois eût été assez embarrassé de répondre à la pressante allocution de madame Gonnard, si, par malheur pour elle, il ne se fut aperçu qu'elle avait à son bras en guise de ridicule un de ces sacs de toile grise où les cochers de fiacre ont coutume de mettre l'avoine de leurs chevaux. S'en apercevoir et prendre sur-le-champ son parti, fut l'affaire d'un moment, il se leva et prenant madame Gonnard par la main :

—Je vous remercie, belle dame,

lui dit-il, de me donner des avis aussi sages que ceux que vous venez de m'offrir, j'en ferai mon profit, soyez-en persuadée ; mais comme une politesse en vaut une autre, je pense que je vous manifesterai ma reconnaissance en vous avertissant que c'est sans doute par erreur que vous avez sous le bras un sac d'avoine au lieu d'un ridicule que vous possédiez sans doute en sortant de chez vous. Quand une dame prend un fiacre, elle est, ajouta-t-il malignement, assez sujette à faire de pareils quiproquos, donnez-moi ce sac, madame Gonnard, et courez après votre mari ; le pauvre homme ne serait pas,

malgré sa longanimité, très satisfait de votre méprise.

Le tonnerre serait tombé aux pieds de madame Gonnard qu'elle n'aurait pas été plus surprise et plus anéantie. Le rouge lui monta au visage, et abandonnant le sac sans résistance à M. Pélican, elle s'éclipsa de la salle à manger.

Les éclats de rire, les quolibets, les plaisanteries circulèrent, et on loua M. Pélican de sa présence d'esprit et de l'atticisme de sa vengeance; Alfred surtout ne tarissait pas en louanges sur la conduite de son nouvel ami.

—Jeunes gens, dit M. Pélican, souvenez-vous bien qu'il est tou-

jours facile à un homme qui conserve sa tête froide, de démonter ses ennemis les plus acharnés. La passion est si brute, la mauvaise humeur ou l'irascibilité est si bête qu'elle se laisse battre sans beaucoup se défendre. Mais voyons ce que nous allons trouver dans ce sac qui me paraît beaucoup trop lourd pour contenir de l'avoine.

M. Pélican plongea sa main dans le sac et en retira un énorme rouleau de papier. Oh! oh! Messieurs, s'écria-t-il, je pense que voilà un manuscrit de mélodrame ou de roman en quatre volumes, tant il est

lourd ; qu'en ordonne la compagnie?

— Si l'on m'en croit, dit madame Duchamp la sage-femme, on l'ouvrira tout de suite pour savoir de quoi il traite.

— Et mon avis est, interrompit Gustave, que nous laissions à M. Pélican le soin de visiter à loisir ces paperasses ; si ce sont des papiers de conséquence, il trouvera moyen de les faire parvenir à leur véritable propriétaire ; s'ils ne contiennent que de ces lignes que tout le monde peut lire et juger, il nous en fera part à notre prochaine entrevue.

Toute la compagnie se rangea de

l'avis du maître de la maison, et M. Pélican y applaudit le premier. La curiosité de madame Duchamp seule n'y trouva pas son compte, et elle fit une petite moue qui contrastait singulièrement avec la joyeuseté ordinaire de ses paroles.

— Qu'a donc ma voisine? dit Auguste, elle me paraît toute morose depuis le départ de son voisin de table, M. Gonnard. Avait-elle l'espoir d'augmenter près de lui le nombre de ses conquêtes?

— Dieu m'en préserve, répliqua madame Duchamp en poussant un profond soupir, mais je pensais à quelles mauvaises représailles s'expose une femme qui veut faire sa

prude et sa mijaurée. Si madame Gonnard ne s'était pas appliquée à dire des choses désagréables à M. Pélican, si elle n'avait pas voulu faire parade de la rectitude de ses mœurs, M. Pélican ne lui aurait pas rivé son clou d'une si rude façon ; il n'aurait pas montré publiquement le certificat d'une course nocturne qui ne doit pas, qui ne peut pas être tout-à-fait innocente : car une femme ne monte jamais sans motif dans un fiacre à dix heures du soir, et quand elle y monte, elle n'est pas seule....

— Un peu de charité évangélique, madame Duchamp, interrompit M. Pélican; il ne m'appartient pas

de prendre ici la défense de madame Gonnard, mais sans rien préjuger sur l'état de la question, je pense et j'aime à penser qu'une femme honnête peut, même en compagnie, se promener le soir en fiacre en tout bien, tout honneur. Je ne mettrais pas ma main au feu pour dire que cela a été, mais il suffit de croire que cela est possible. Madame Duchamp! madame Duchamp! votre profession vous rend terriblement sévère sur le compte de votre sexe!

Madame Duchamp se prit à rire et les convives déplorant encore la triste tutelle où végétait M. Gonnard, et louant la simplicité de ses

mœurs, M. Pélican dit : les méchants affirment que la bonté est cousine germaine de la bêtise; cette définition est inexacte, car la bonhomie est souvent le partage du génie et du talent, tandis que la méchanceté est presque toujours l'auxiliaire de la sottise et de la vanité. Les exemples ne me manqueraient pas, si je voulais appuyer mon sentiment par des faits.

Solon était d'une humeur si égale que lorsqu'il passait sur la place publique d'Athènes, les petits enfans ne craignaient pas de jeter dans les plis de sa robe des olives pour le forcer de s'arrêter près d'eux ; Philopœmen fendait

du bois à la porte d'un villageois pour préparer le souper de son hôte; Titus les délices du genre humain, s'arrêtait souvent au bord du Tibre pour encourager les baigneurs et sous le voile de l'incognito gardait les robes de ceux qui n'avaient point de compagnons. Notre Duguesclin, ce destructeur des Anglais, passait des heures entières à faire danser sur ses genoux les fils d'Olivier Clisson, son compatriote et son ami; le maréchal de Turenne choisi pour arbitre par des joueurs de boule, se donnait la peine de mesurer le cercle disputé avec sa canne; enfin, l'inimitable Lafontaine, aux titres immor-

tels de gloire que ses chefs-d'œuvre lui ont acquis a vu joindre à son nom l'épithète de *bon*, décernée à son caractère, à ses mœurs et à sa touchante naïveté, par ses contemporains.

Cependant la bonté doit avoir des bornes, et je ne conseillerai à personne d'être bon à la manière de Gonnard, et surtout de mon pauvre ami Roqueval. Roqueval a passé soixante ans de sa vie à faire du bien, et il n'a trouvé que des ingrats comme c'est l'usage. Après avoir établi ses enfans, le ciel, sans doute pour récompenser les vertus pacifiques de mon ami, lui retira sa femme, véritable démon

incarné, qui, depuis quarante ans, mettait sa patience à de rudes épreuves. Voilà mon homme libre. Croyez-vous qu'il va vivre heureux et content ? Croyez-vous que, tout entier au bonheur de respirer sans contrainte, il va passer désormais des jours exempts de fiel et d'amertume ? Point du tout, Roqueval a une de ses filles peu riche, et dont le mari est d'un caractère très irascible ; il se résout à unir son sort au leur. Il emporte son mobilier, s'empare d'un grenier qu'on met à sa disposition, et sacrifie à ses nouveaux foyers le fruit de ses économies et de ses épargnes, sans en être plus heureux lui-même.

Ce n'est pas tout. L'époux de la fille de Roqueval est dur, hautain, impérieux; il traite sa femme comme une esclave : le beau-père veut, par de sages conseils, rétablir le bon ordre, rendre la paix au ménage. Soins infructueux, peines inutiles : comme le bourgeois Robert du *Médecin malgré lui*, on le heurte, on le pousse, on l'injurie et les deux époux sont, pour la première fois d'accord quand il s'agit de punir la sollicitude d'un père pour le bonheur de ses enfans. On n'hésite pourtant pas à jouir de la fortune du bonhomme, et lorsque lui-même, abreuvé de dégoûts, livré au plus affreux délaissement, a

recours à l'obligeance d'un ami ou d'un voisin pour se munir de quelques pièces de monnaie, Madame va au bal, Monsieur brûle le pavé en cabriolet, et les domestiques eux-mêmes laissent à la vieillesse du bon Roqueval le soin de garder la maison.

Mais l'intérieur de cette maison est encore, pour Roqueval, une espèce de purgatoire. Il est grand-père, et cinq petits marmots déposent en faveur de la fertilité de leur mère. Quand Roqueval reste avec eux, il est contraint de redescendre l'échelle de la vie de soixante échelons : l'un lui propose une partie de quilles, l'autre le menace dans le cas où il remuerait une ta-

ble chargée d'hommes de plomb, de lui déchirer le vieux Plutarque qu'il tient à la main; un troisième imprime ses cinq doigts pleins de confitures sur sa culotte de Nankin, un autre affuble le dogue de la maison de la perruque et du bonnet de coton de Roqueval; les cris, les pleurs, les trépignements se mêlent au bruit du commandement, des coups de fouet et des jurements de ces petits Spartiates. Heureux encore pour le pauvre Roqueval quand de ce tumulte ne naît point une sédition générale; heureux mille fois quand des coups de poings, des bosses, des blessures ne surgissent pas de cet af-

freux bacchanal. Le grand-père en serait l'éditeur responsable aux yeux de son gendre et de sa fille.

De ma fenêtre je vois ce bonhomme au milieu de ses tourments domestiques ; lorsqu'il m'aperçoit il s'efforce de sourire en me saluant ; mais une grosse larme roule dans ses yeux éteints et accuse l'insolent abandon de ses enfants dénaturés.

Voilà donc, de bon compte, deux misérables, mon ami Gonnard et mon ami Roqueval ; si j'avais à choisir entre deux misères, je crois pourtant que je préférerais encore celle du dernier, car il me semble moins honteux d'être ty-

rannisé par des enfants que par une femme.

— Et c'est pour cela, répartit madame Duchamp la sage-femme, que M. Pélican restera éternellement veuf.

— Si toutes les femmes vous ressemblaient, charmante dame, répondit M. Pélican, je pourrais me risquer encore ; mais, par malheur, on trouve plus de dames Gonnard que de femmes véritablement dignes d'être aimées, et je garde ma liberté.

L'heure était assez avancée, et la conversation, le punch et l'histoire de M. Pélican avaient considérablement contribué à abréger

le temps, quand la sage-femme se prit à dire : il est minuit.

— Il est minuit ! répéta M. Pélican ; partons donc.

Et malgré les pressantes sollicitations d'Alfred, il prit congé de la compagnie avec madame Duchamp, non sans promettre aux convives de leur apprendre le contenu des papiers trouvés dans le fiacre.

—

CHAPITRE II.

—

M. PÉLICAN CHEZ LUI.

Vive l'existence d'un bourgeois du marais ! c'est pour lui que les marchands du Palais doublent des mules vertes de la peau d'un

agneau ; c'est pour lui que Caudebec fabrique des bonnets de coton; que Rouen façonne des étoffes à ramage; que Louviers tisse des flanelles et qu'Elbœuf trame ses draps si renommés. Egalement éloigné du luxe de la Chaussée-d'Antin et de la somptueuse élégance du faubourg Saint-Germain, le rentier du Marais jouit de cette médiocrité d'or dont parle le poëte et passe des jours filés de soie. Le Marais est, comme on l'a fort bien dit, une province au milieu de Paris, et cette province a ses mœurs, ses modes, ses promenades, ses monuments et ses souvenirs : quoi de plus récréatif,

de plus salubre que la Place-Royale, que le boulevart Saint-Antoine, que les bords de la Seine. Voulez-vous des souvenirs glorieux, passez sur le quai de l'Arsenal; contemplez ce balcon où le bon Henri venait causer avec son grand-maître de l'artillerie. Sully était là debout, penché à côté du bon roi qui lui confiait les secrets de son cœur, et son espérance pour rendre à son peuple le bonheur et la prospérité. A la Place-Royale, arrêtez-vous devant cette porte cochère à marteau de lion : c'est là que demeurait la piquante, la spirituelle Marion Delorme, maîtresse du

cardinal de Richelieu et de l'infortuné Cinq-Mars. Sur ce pavé usé, sur ces dalles fendues par le temps, que de fois ont passé couverts d'une cape italienne, ou d'un manteau obscur, les Brissac, les Duras, les d'Aiguillon. Dans la cour, voyez-vous cette petite guérite de pierre surmontée d'une girouette de cuivre que la vieillesse a fixée; c'était là que le jaloux Cinq-Mars allait épier les démarches de sa folle maîtresse. Que de fois les épées ont brillé dans cette cour où l'herbe croît aujourd'hui comme dans un cimetière de campagne! Sur le boulevart Saint-Antoine, presqu'à l'angle droit de

la rue du Pas-de-la-Mule, qui possède encore sous son sol montagneux les fondements d'un palais des rois de la première race, voyez cet hôtel simple et commode qu'un joli jardin encadre et resserre : c'est la maison de Ninon de L'Enclos ; c'est là que la *Léontium* française passa quarante années de sa vie à aimer, à plaire et à faire des heureux. C'est là que madame de Maintenon, avant d'être reine, venait se consoler des dédains de madame de Montespan et de l'obscurité de son sort ; rue Culture-Sainte-Catherine, à l'hôtel Carnavalet, enrichi des précieuses sculptures de Jean Goujon, madame de Sévigné

ecrivait quelques-unes de ces lettres charmantes qui nous peignent si bien le beau et grand siècle de Louis XIV. Sur l'emplacement qui fait face à la maison de Ninon, un homme presque un siècle après, fit bâtir une maison consacrée à tous les arts. L'auteur d'*Eugénie*, du *Mariage de Figaro*, du *Barbier de Séville*, croyait, en élevant ce temple de l'étude, en plantant ces arbres verts, travailler pour la postérité, prévision inutile! la hache des industriels s'est abaissée sur la Thébaïde du talent et de l'esprit: un canal empesté promène ses eaux croupissantes dans la direction où le père de Chérubin

aimait à trouver des inspirations, et où Champfort, Greuze, Rivarol, Thomas, Condorcet et Fourcroy venaient sacrifier aux Muses et à l'amitié. Le jardin, ces arbres si touffus, ce kiosque si romantique ont été bouleversés, détruits, saccagés : d'ignobles et sordides bicoques se sont élevées comme par enchantement à la place des riantes pelouses, des verds gazons du père d'Almaviva, et comme pour établir une compensation à cet acte de vandalisme, l'édilité parisienne a donné le nom de *Beaumarchais* au boulevart témoin de tant de profanations! Oh! peuple français, peuple parisien, surtout, ne vous las-

serez-vous donc jamais de jouer aux contrastes en politique, en arts, en littérature? D'une main vous placez des couronnes sur la tête des hommes illustres; de l'autre vous renversez dans la fange leurs tombes ou leurs berceaux! Ne soyez pas si prodigues à donner à vos sales rues, à vos infects carrefours les noms des grands écrivains qui ont honoré la nation, mais conservez la maison de Molière sous les piliers des halles; celle de Racine, rue des Maçons-Sorbonne. Ne permettez pas à la bande noire; cette horde de voleurs patentés, gradés, décorés, de toucher à l'hôtel de Sens, à l'hôtel de Cluny, à

l'hôtel Bretonvilliers encore tout resplendissant, au milieu de ses ruines, des peintures de Mignard et de Lebrun. Si la rage de faire agir la pioche et le marteau vous tient si fort, abattez les mâsures qui cachent l'admirable portail de *Saint-Gervais*; faites tomber ces hideuses cages de plâtre qui séparent la rue de la Bûcherie du quai de l'Hôtel-Dieu. En un mot, embellissez, assainissez Paris si vous pouvez; mais que ce ne soit point aux dépends des arts et surtout des souvenirs historiques. Un peuple qui foule aux pieds et qui méprise ses monumens nationaux est bien près lui-même d'être foulé aux pieds et

méprisé. Quand le temple de Jupiter Stator et le Capitole furent livrés à Rome à la vigilance des esclaves, l'empire était bien près de sa perte : Constantin lui porta le dernier coup en enlevant la statue de la Victoire qu'il fit transporter dans sa nouvelle capitale aux rives du Bosphore. Les barbares acceptèrent l'augure ; le glaive du Cimbre et du Teuton vint s'aiguiser sur la roche Tarpéïenne et la ruine des édifices élevés par Romulus et par Numa devint le prélude de l'abaissement des Romains.

A cette place fut la Bastille, cette sœur jumelle de la forteresse de

Vincennes. Les armées ennemies doivent peut-être à sa destruction la conquête de Paris en 1814. Le canon de la citadelle de Charles V força Turenne à la retraite; qui sait si les régimens de Blucher et de Schwarzemberg n'eussent pas été arrêtés *tout court* par la mitraille de ce bronze terrible. Le faubourg Saint-Antoine appuyé par sa droite et par sa gauche à Vincennes et à la Bastille se serait levé et armé comme un seul homme; à lui seul il aurait pu défendre la capitale et rendre inutiles les efforts des quatre-vingt mille russes et prussiens. Trente mille ouvriers auraient épargné à la France un

affront que ving'-cinq mille gardes nationaux ne voulurent pas éviter. La Bastille était détruite, la défense était impossible et le contrecoup de la victoire populaire du 14 juillet 1789 se faisait sentir à la France, le 31 mars 1814. *Sic transit gloria mundi.*

Le Marais ne compte pas de cafés de Foy, de cafés anglais, mais il a le Jardin-Turc, où l'innocence peut prendre des glaces dans des cabinets de verdure, et l'amour choquer ses coupes d'ambroisie dans des pagodes chinoises ; non loin de cette Oasis on trouve aussi le café Pillon, établissement charmant entouré

de tendres et glorieux souvenirs, et qui recèle dans son sein l'une des plus belles et des plus anciennes décorations de peinture de la capitale. Ces morceaux joignent au mérite de l'exécution le mérite non moins rare de présenter dans une suite de riches médaillons, les costumes et les habitudes théâtrales de la fin du dix-septième siècle. Ces boiseries précieuses proviennent du château d'Anet, qui appartenait au respectable et vertueux duc de Penthièvre, grand-père maternel du Roi Louis-Philippe. Coypel est l'auteur de ces charmantes compositions : son pinceau coquet, un peu maniéré,

s'est joué avec esprit, avec délicatesse dans ces mille épisodes scéniques, fruits d'une riche imagination. Ici c'est un ours, maître de musique, qui fait solfier un chat et un renard; là c'est un singe armé en guerre, qui lance un pot à feu sur une ville assiégée; il y a des lions qui dorment, des bergers qui soupirent, des bayadères qui dansent, des guerriers qui déclament, des cygnes qui s'ébattent sur un fleuve argenté. Tout cela est d'un coloris suave, exquis, parfumé. Quand les flots de clarté de douze candélabres alimentés par le gaz, ruissellent sur toutes ces jolies merveilles de la peinture éro-

tique, on croirait être transporté dans les petits appartements de madame de Pompadour à Versailles, ou dans la galerie féerique que madame Dubarry avait fait construire à son château de Luciennes.

Naguère, au coin de la rue du Pas-de-la-Mule et en face du café Pillon, qui devrait être le café Procope du Marais, existait le lugubre établissement des pompes funèbres de la ville de Paris. La funeste entreprise a déguerpi de ces lieux, elle a porté ailleurs ses lares, ses pleureuses, ses cercueils vides, ses corbillards et ses coursiers étiques, et on a bâti sur l'emplacement même des écuries de l'administra-

tion une espèce de théâtre qui contient presqu'autant de spectateurs que les anciennes localités contenaient autrefois de chevaux. Quelques grands hommes contemporains singeant Racine, abandonnant la troupe de Molière pour les comédiens de l'hôtel de Bourgogne, ont déjà sous le manteau du pseudonyme tenté de faire accorder sur cette petite scène les droits de bourgeoisie à l'adultère. Mais le Marais n'est pas encore mûr pour cette régénération dramatique il n'a goûté que faiblement, malgré les épices patriotiques, cette nauséabonde poétique et il s'est plus amusé avec les vaudevilles sans pré-

tentions qu'on lui a offerts qu'avec les drames aristocrates dont on avait voulu l'honorer.

Ce théâtre a importé dans le Marais une grande quantité de gens qu'on n'y connaissait que de nom : il y a aujourd'hui sur le boulevart Beaumarchais des marchands de contre-marques, des musiciens ambulants, des débitants de marrons, des sergents de ville comme sur le boulevart du Temple. On y voit aussi des fashionables de la rue Charlot et des dandys de la rue du Pont-aux-Choux : en un mot, la civilisation a mis le *pied sur la gorge du Marais*. Plaise au ciel que les pères et les maris de cette inté-

ressante fraction de la capitale n'aient point à se plaindre de cette irruption de luxe et de confortable, et qu'ils n'en soient pas réduits à déplorer le temps où le quartier de la place Royale inconnu aux quarante-sept autres quartiers de Paris était le refuge des vertus modestes, des études opiniâtres et du bonheur domestique!!

M. Pélican jouit de tous ces biens et sait en jouir. Il n'est point de ces gens qui ne rêvent le bonheur que là où il n'est pas, qui se promènent d'illusions en illusions, et qui viennent finalement se briser la cervelle contre la vérité toute dure. M. Pélican se

couche tous les jours à minuit et tous les jours aussi il se lève à neuf heures. C'est Nanette tout à la fois son célérier, son chambellan, son connétable et son concierge, qui a la mission de venir chaque matin ouvrir les volets de son appartement.

— Eh bien! Nanette, dit M. Pélican, le lendemain du baptême dont nous avons esquissé les aventures, qu'y a-t-il de nouveau aujourd'hui?

Et cette demande de M. Pélican, qu'y a-t-il *de nouveau aujourd'hui?* était faite régulièrement trois cent soixante-cinq fois par an. Nanette, dressée à ce manège, avait

toujours le soin de recueillir le plus de nouvelles qu'elle pouvait dans ses courses du matin ; la laitière, l'épicier, le boulanger, le boucher, et surtout la portière étaient ses tributaires obligés, et elle amassait ainsi de tous côtés le butin qu'elle réservait à son maître : abeille intelligente, elle manquait rarement de faire sa picorée, et à défaut même de nouvelles, en inventait pour plaire à M. Pélican dont elle connaissait le goût dominant. La bonne fille ne se lassait pas d'une pareille mission, plus attentive et plus respectueuse que le valet de chambre de ce pape dont vous connaissez sans doute l'histoire?

— Non.

— En ce cas, ami Lecteur, je vais vous la conter en passant; car j'aime les digressions.

Le pape Calixte I[er] avait coutume chaque matin de dire à son valet de chambre : Paoli, quel temps fait-il? Et le valet de chambre s'empressait de répondre : sa Sainteté saura qu'il fait beau ou qu'il pleut. Et le saint Père répondait toujours, je le savais bien. Paoli, au bout de trois ou quatre années d'une pareille demande et d'une pareille réponse, commença à s'ennuyer de l'aplomb et de la prescience du saint Père. *Per Bacco*, se dit-il un jour, il faut que je

voie si l'infaillibilité du saint Père est aussi robuste qu'il veut me le faire accroire; pas plus tard que demain, j'éclaircirai ce point. Le lendemain matin, Paoli se présente dans la chambre du pape, et avant qu'il eût ouvert les rideaux du successeur des apôtres, Calixte, lui dit : Paoli, quel temps fait-il ? Sa Sainteté saura qu'il fait beau, répondit le valet. — Je le savais bien répondit le Pape. — Eh bien ; votre Sainteté ment comme un bougre, répliqua Paoli, car il pleut comme un f..... Le pape ne fit que rire de l'incartade de son valet, et celui-ci, en suivant l'exemple de son maître, obtint sans

peine le pardon d'une faute que les casuistes du Saint-Office n'auraient pas pu définir.

Revenons à M. Pélican et à Nanette.

— Eh bien! Nanette, lui dit-il, qu'y a-t-il de nouveau aujourd'hui?

— Pas grand' chose, Monsieur, si ce n'est qu'on dit dans le quartier que le frère de cette petite mercière du coin de la rue des Barres, va se marier avec la veuve du boucher.

— Bon, est-ce qu'il y a déjà quelque amourette commencée, Nanette?

— Je n'en sais rien, Monsieur,

Ce qu'il y a de plus sûr, c'est que la fille du bonnetier d'en face va se marier avec le fils de ce gros ébéniste contre Saint-Paul.

— Et, est-ce certain cela, Nanette?

— Très sûr, Monsieur, j'ai vu chez l'épicier, Marguerite, la servante du bonnetier, à qui sa maîtresse fait faire un déshabillé neuf pour ce jour-là.

— Oh! oh!

— Oui Monsieur.

— Et après, Nanette?

— Après, Monsieur, il n'y a plus rien.

— Rien du tout? il n'est absolument rien arrivé dans le quartier, ni dans la maison, hier?

— Rien, Monsieur.

— Vraiment?

— Vraiment, Monsieur, répartit la grosse fille en rougissant.

— Allons, va donc me préparer mon déjeuner, puisque tu n'as rien à m'apprendre.

— Ah! Monsieur, j'oubliais le principal!

— Comment, tu oubliais le principal?

— Oui, Monsieur, la portière madame Gadoque, m'a priée à mains jointes de l'avertir quand vous seriez visible, elle m'a dit qu'elle avait à vous parler, que vous lui en vouliez, mais qu'elle

prétendait vous faire toucher au doigt son innocence.

— Ah ! oui, la mère Gadoque ! je me rappelle, en effet, que j'ai un compte à régler avec elle ; ah! la gaillarde veut avoir un entretien avec moi! Va me chercher mon journal, Nanette, et dis-lui de monter.

— Monsieur, sans être trop curieuse, pourrait-on savoir...?

— Comment! croirais-tu, Nanette, que cette satanée femme me vole des cornichons dans ma cave!

— Vous vole nos cornichons, Monsieur!!

— Oui, Nanette, nos cornichons !

— Ah ! l'horreur.

— Je ne devrais peut-être pas te le dire, moi ; car j'ai en quelque sorte volé moi-même la confession de cette diable de femme, mais enfin, Nanette, je n'ai rien de caché pour toi, je te le dis, fais-en ton profit, et si, comme je le crains bien, je suis obligé de pardonner à cette vieille sorcière qui est ici depuis vingt-cinq ans, veille à nos cornichons.

— Est-ce que vous lui pardonnerez, Monsieur ?

— Le moyen de faire autrement, Nanette, les portières, depuis la création du monde, ont toutes

été faites sur le même patron, en en changeant, on troque le plus souvent son cheval borgne contre un aveugle.

— C'est bien vrai, Monsieur, ce que vous me dites-là !

—Elles sont toutes médisantes. reprit Monsieur Pélican.

— Grogneuses, ajouta Nanette.

— Intéressées, dit M. Pélican.

—Sales, reprit vivementNanette.

— Enfin, capables de déchirer leurs maîtres, de les dénoncer en tems de guerre civile, et de les voler en temps de paix.

—De faire chamailler les maîtres et les bonnes, et de vanter toujours les services de la domestique du

premier, aux dépens de celle du troisième.

—C'est pour cela que si la mère Gadoque me donne de bonnes raisons, je ne la mettrai point à la porte.

— Et vous ferez, bien Monsieur.

— Toujours bonne bonne, dans toute l'étendue du mot, cette Nanette, dit M. Pélican, en attirant à lui la grosse fille, et en lui appliquant un gros baiser qu'elle ne refusa point; mais çà, mon enfant, je n'ai point qu'à m'amuser, ce matin, il faut penser aux affaires; apporte-moi ce gros rou-

ſeau de papier qui est là sur mon bureau.

En allant le quérir, Nanette dit à son maître : et Monsieur, s'est-il bien amusé hier à son baptême?

— J'ai passé une journée, charmante mon enfant, charmante, c'est le mot. Une société admirable des jeunes gens pleins d'esprit.

— Et madame Duchamp y était-elle ? interrompit Nanette en remettant à son fichu une épingle que M. Pélican avait dérangée.

— Certainement qu'elle y était.

— Oh! alors, il ne faut pas demander si Monsieur s'est amusé; quand madame Duchamp est quel-

que part, Monsieur s'y plaît toujours.

— Folle que tu es, tu ne penses pas ce que tu dis-là ?

—Si, Monsieur, je le pense.

— Tu sais bien, friponne, que si j'aime quelqu'un, ce n'est pas madame Duchamp.

— Vous le dites.

— Je le dis et je le prouve......

. . . .

Et toi, ma pauvre poulette, comment as-tu passé ta journée ?

—Dame! bien tristement, Monsieur.

— Pauvre Nanette! tiens, j'ai vu l'autre jour quelque chose qui m'a

fait penser à toi, devine, près du jardin Turc.

— Je ne saurais que dire.

— C'est une jolie indienne verte avec des fleurs rouges que tu as trouvée si jolie.

—Ah ! à ce magasin qui est contre la boutique de ce bijoutier où vous vouliez m'acheter l'autre soir des boucles d'oreille.

-- Précisément. Eh bien, Nanette, te ferait-il plaisir que je te donnasse cette robe qui te plaît tant?

— Oui Monsieur, mais...

— Mais quoi, voyons?

— Notre maître, je...

— Notre maître je... Voyons,

parle, faute de parler, on meurt sans confession.

—Eh bien! tenez, notre maître, j'aimerais bien la robe, mais j'aimerais mieux les boucles d'oreille.

— Vraiment?

— Vrai.

— Eh bien! tu auras les boucles d'oreille et la robe; es-tu contente?

— Oui notre maître; mais c'est trop.

— Va, va toujours.

— Notre maître...

— Tu me remercieras dans un autre moment, laisse-moi compulser mes papiers, et pendant ce temps-là prépare mon déjeuner et

va dire à la mère Gadoque de monter elle-même mon journal quand il sera arrivé.

— Oui Monsieur.

La caméristе était à peine partie pour obéir aux ordres de son maître, que M. Pélican se leva avec toute la dignité d'un échevin et toute la lenteur d'un prélat; il endossa une riche robe de chambre de Perse à fleurs d'argent, passa ses jambes dans un large pantalon de flanelle, et mit sur sa tête, au lieu du bonnet de coton vulgaire, un magnifique bonnet de velours bleu à gland d'argent. La toilette du matin ainsi terminée, il se plaça gravement à son bureau où gis-

saient épars des journeaux, des lettres et des invitations de mariage, de baptême et d'enterrement.

Je ne sais, dit-il en rangeant ses papiers avec art sur la basane de son bureau, si j'ai bien fait de me charger de ces papiers, et si je puis en conscience me livrer à leur investigation; car enfin, ils peuvent contenir des secrets de famille...., j'en doute...; il n'y a pas un timbre.., pas un paraphe.., non, non.., c'est tout bonnement un manuscrit..., une histoire, par ma foi.... Voyons, mettons-nous en mesure de friser l'aristarque : jugeons.

Il retirait lentement ses lunettes

d'or de son étui de maroquin rouge, quand Nanette entra, mit deux lettres sur le bureau, lui annonça que son journal n'était pas encore arrivé, et que madame Gadoque le monterait aussitôt qu'il serait apporté.

Les deux lettres étaient inégalement intéressantes pour M Pélican. La première était de sa fille et contenait ce qui suit.

« Mon cher Papa.

» Voici plus de quatre mois que
» je n'ai eu le bonheur de t'em-
» brasser, et cependant nous som-
» mes restés l'un et l'autre cons-
» tamment à Paris. Comment se

« fait-il que tu n'aies pas trouvé un
» seul moment pour venir voir
» ta Pauline? Notre entrevue pa-
» raît devoir s'éloigner, car nous
» partons, ma tante et moi, pour
» Château-Thierry, où nous al-
» lons faire encore un séjour assez
» long, nécessité par diverses af-
» faires que madame de Leyris a à
» traiter dans cette contrée. Puis-
» que tu m'as privée de ta présence,
» ne me prive pas au moins de tes
» nouvelles et écris-moi le plus
» souvent possible, tu combleras
» par là le souhait le plus doux
» de mon cœur.

Ta fille soumise,

« Pauline Pélican. »

— La pauvre enfant, c'est pourtant vrai que je la néglige furieusement; mais madame de Leyris est une femme sur laquelle on peut compter, une femme sage, prudente, un véritable argus, et ma foi, j'aime autant me reposer sur elle des soins de l'éducation de Pauline, que de l'avoir entreprise moi-même. Un père ne connaît pas grand chose aux besoins d'une jeune fille, et il n'est rien de si sot à mon avis, que de se mêler d'une chose à laquelle on ne comprend absolument rien. Mais voyons l'autre missive.

« Le Commissaire de police du » quartier Saint-Antoine prie

» M. Pélican, propriétaire, rue
» Saint-Antoine, n°.... de vouloir
» bien passer un de ces matins à
» son audience pour affaires qui
» le concernent. »

—Ouais, qu'est ceci? reprit M. Pélican en hochant la tête; c'est encore pour l'affaire de ces mauvais garnements qui ont voulu me voler à ma porte. M. le Commissaire, M. le Commissaire, vous ne devriez pas parler comme un oracle, un magistrat doit s'énoncer d'une manière claire et intelligible. Quand j'étais, moi, dans l'administration, j'avais grand soin de mettre les points sur les *i*, et Dieu sait si les circulaires qui partaient de

mes bureaux étaient amphibologiques. Mais aujourd'hui on fait de l'administration comme du pouvoir avec assez peu de connaissance; c'est une pitié, en vérité. Vous serez cause, M. le Commissaire, que je ne me presserai pas d'aller à votre audience; j'ai pour le moment d'autres chats à fouetter.

Après ce beau monologue, M. Pélican ouvrit sa tabatière d'or, et puisa une large prise d'excellent Macoubac. Il jeta un regard sur le portrait de sa femme qui ornait le dessus du riche bijou ciselé et travaillé par le célèbre joailler Bocker, vers l'année 1776.

— La pauvre femme est bien ressemblante, se dit-il à voix basse, et le peintre ne l'a pas flattée, c'est bien elle ! j'aime à croire que Pauline lui ressemblera en tout; oui, en tout, car c'était la perle des épouses... ; de l'esprit, des grâces, de la beauté et un cœur, ah ! un cœur comme on n'en fait plus. Il me semble l'entendre encore quand elle me disait la nuit : *monrat*, c'était son mot d'amitié favori, *monrat*, j'ai peur, mon rat, j'ai froid. Toutce la pour être rassurée ou réchauffée. Cela m'ennuyait bien quelquefois ; mais souvent aussi... Allons, allons, ne songeons plus à tout cela... il n'y a plus moyen, et les souvenirs

sont périlleux à mon âge... oui périlleux... Mais voyons notre manuscrit.

M. Pélican déroula les papiers, et prenant la première feuille, il lut ce qui suit :

—

CHAPITRE III.

LE COCHER DE FIACRE.

« Je suis né à Coulommiers dans la Brie, le 25 août 1754 : mon père, honnête cultivateur, mais pauvre et dénué de ressources, ne

possédait que trente-deux arpens de terre médiocre, et une petite métairie qui rapportait plus au fisc qu'à son propriétaire. Un jour (c'était le Jeudi-Saint de l'année 1768) mon père assembla ses onze enfans, et leur tint à peu près le discours suivant, qui est encore gravé dans ma mémoire : Mes bons amis, vous voilà tous grands et forts : j'ai eu le bonheur de vous élever ; et, j'ose le dire et le répéter à haute voix au milieu de vous, votre subsistance de chaque jour n'a pas coûté un seul affront à ma probité. Aujourd'hui mes cheveux commencent à blanchir, votre mère est infirme, et vos sœurs réclament des

soins et des dots modiques, mais sûres, il est temps de prendre un parti : il faut nous séparer. Vous, Jacques et Guillaume, vous êtes de bons laboureurs, d'honnêtes garçons, vous deviendrez d'excellents soldats : prenez ces papiers ; c'est mon consentement et une lettre du seigneur de notre village, au colonel du régiment de Champagne où vous allez vous enrôler. Portez sous les drapeaux l'obéissance et l'amour que vous aviez pour votre père, car vous allez en servir un autre, ni moins juste, ni moins tendre que celui que vous quittez. Toi, Mathias, tu as toujours montré des dispositions pour le plein-chant et

le lutrin. Va te présenter, muni de ce certificat de notre curé, à M. le Supérieur du séminaire de Meaux. Qui sait! tu peux devenir un jour curé toi-même: souviens-toi bien, en recevant un jour la dîme, que ton père l'a payée avec onze enfans! Vous, Jérôme et Martial, le frère de votre mère est contre-maître à Rochefort, allez le trouver, soyez marins comme lui, et profitez de ses exemples et de ses leçons. Toi, Bernard, tu as un bon métier, tu es bucheron, ta vigueur est grande comme ton courage, va t'établir dans une de nos places de construction, tu y gagneras ta vie honorablement: sur-

tout ne passe jamais à l'étranger, il vaut mieux gagner un carolus à l'effigie de son prince, qu'une pièce d'or marquée au coin d'une puissance ennemie. Quant à toi, mon pauvre petit Christophe (c'était moi), tu es bien jeune encore pour quitter la maison paternelle; mais, enfin, mon cœur ne connaît point deux poids et deux mesures, il faut subir le sort général : prends le chemin de Paris, et présente-toi chez le comte de Saint-Ange avec ce mot de recommandation de l'intendant de notre bon seigneur... Mes pauvres enfans, je reste seul avec votre mère et vos quatre sœurs, et je prends Dieu à té-

moins que cette séparation me brise l'âme et le cœur ; mais ma charrue ne peut pas creuser trois sillons à la fois ; l'héritage de mon père ne peut pas occuper les bras de huit laboureurs. Embrassons-nous donc tous une dernière fois, mêlons nos larmes et nos regrets, et quittons-nous en priant Dieu qui, là haut, nous voit et nous bénit sans doute, de nous rassembler plus tard dans un monde meilleur.

» Les larmes de notre vieux père coulaient alors en abondance ; il nous donna sa bénédiction, et présentant à chacun de nous une petite bourse garnie de quelques

pièces de monnaie, il nous ouvrit en trébuchant et malgré les sanglots de notre mère et de nos sœurs, la porte de la ferme. Nous partîmes tous en pleurant, et arrivés à l'embranchement des routes que nous devions prendre, nous nous jetâmes dans les bras des uns et des autres en sanglottant, et nous nous éloignâmes chacun de notre côté, sans proférer une parole, mais nous faisant des gestes de revoir et d'adieu. C'est ainsi que je quittai ma famille : j'aurai peut-être occasion d'en reparler dans la suite ; mais je reviens pour l'instant à moi-même, car c'est l'his-

toire de ma vie que je veux écrire ici.

» Je me trouvais seul sur le chemin de Paris : un serrement de cœur, un malaise général me faisait presser la marche et désirer le gîte. Il commençait à se faire tard, je mourais de peur et de faim. Or, rien n'aiguillonne tant un voyageur de quatorze ans que la faim et l'épouvante. J'atteignis enfin la moitié de la route, et le lendemain je fis mon entrée dans la capitale, où je ne tardai pas à apprendre la rue et le quartier du comte de Saint-Ange, au valet de chambre duquel j'étais fortement recommandé.

»La présence d'un villageois dans un hôtel de Paris fait toujours sensation parmi la valetaille : aussi, dès les premières paroles que j'adressai à un gros et grand monsieur qu'on appelait le Suisse, une multitude de gens sortirent tout à coup des écuries, des cuisines, des caves et des antichambres pour venir examiner ma figure. Les laquais autrefois, et probablement comme aujourd'hui, arrachés pour ainsi dire à l'agriculture, troquaient leur veste de bure contre des vestes et des habits galonnés ; mais l'insolence de la honte s'emparait bientôt d'eux. Ils regardaient comme une conquête véritable, comme

le dédommagement des affronts qu'ils recevaient journellement, un pauvre paysan que la misère chassait du toit paternel ; ils s'apprêtaient enfin à lui faire éprouver un noviciat amère. Cependant, lorsque j'eus montré ma lettre adressée à M. Jasmin, premier valet de chambre de M. le comte de Saint-Ange, les éclats de rire et les quolibets cessèrent, et le plus adroit, j'allais dire le plus malhonnête, se présenta pour me conduire auprès de M. le valet de chambre.

» M. Jasmin occupait dans les mansardes de l'hôtel un fort joli petit appartement. Lorsque j'entrai il était à sa toilette et pen-

dant qu'il nouait négligemment sa cravatte et qu'il souriait agréablement à son miroir, des favoris parmi lesquels se trouvaient le cocher, le coureur et le chef d'office égayaient ses loisirs par des historiettes récentes arrivées dans la maison. Je présentai, après un salut assez gauche et tout rouge de timidité, ma lettre de recommandation à M. Jasmin qui, m'ayant laissé le bras tendu pendant deux minutes, demanda à mon introducteur en fronçant le sourcil : *Que veut ce petit être?* On lui fit observer que la lettre que je lui présentais le lui apprendrait sans doute : il la prit, la parcourut, et

retournant majestueusement sa tête de mon côté en renfonçant le menton dans sa cravatte.

» Mon petit ami, me dit-il, voilà une bien belle lettre de créance, délivrée par l'un de mes meilleurs amis, M. de Boisvert, ajouta-t-il en se retournant du côté de sa troupe dorée, le régisseur du vicomte de la Sourdière qui a dîné plusieurs fois ici avec nous. Mais ce cher de Boisvert enterré dans sa province, ne sait pas que les emplois sont de la plus grande difficulté à obtenir à Paris. Pourquoi ne vous a-t-il pas placé chez le vicomte? Que diable! Ils sont tous comme cela, ces provinciaux,

il faut absolument venir humer l'air de la grande ville, ils seraient perdus s'ils ne venaient distraire de leurs occupations les gens en place. Quoi qu'il en soit, je veux bien faire tout mon possible pour t'obliger ; Christophe, continua-t-il, en me frappant la joue avec deux doigts, tu appartiens à une famille honnête, je suis le protecteur né de la probité.... espère, mon petit ami..... espère. Voyons, vous autres, dit-il en s'adressant aux quatre marabouts qui se tenaient derrière lui la bouche béante, ne vous faut-il pas quelqu'un? Tous quatre répondirent : oui, M. Jasmin. — Je n'en veux qu'un,

il n'y a besoin que d'une seule réponse. Qui a le plus besoin d'un aide de vous quatre ; tous les quatre : moi, M. Jasmin. — Ah ! parbleu, ceci est trop fort, répond l'important valet de chambre, votre bonne volonté me touche, Messieurs ; voyons, Christophe, choisis mon ami, parmi ces Messieurs, celui que tu veux avoir pour maître et pour instituteur. Voilà d'abord Larène le cocher, voilà Lessouflé le coureur ; voilà Legril le chef d'office, et voilà Basset intendant du chenil. Opte sans crainte, et crois que je n'irai pas à l'encontre de ton choix.

» J'étais dans une grande per-

plexité, je ne savais quel parti prendre ; et je voyais les yeux des concurrents me supplier d'une manière très significative, de mettre aussi un terme à leur anxiété. Enfin, un moment de réflexion me dicta ma réponse. M. Jasmin, puisque vous voulez bien me permettre de choisir, j'irai avec Monsieur Larène, le cocher. — Bien, mon ami, soit. Larène, je te le recommande.

» Le cocher qui paraissait être déjà fort bien en cour, ne se sentit pas de joie à son élection, il gagnait par le choix que je venais de faire de sa personne, une énorme prépondérance sur ses cama-

rades. Aussi, me prenant par le bras; Christophe, me dit-il, descends avec moi, je vais te donner la première leçon; baise la main de M. Jasmin, et promets-lui d'être bien sage et bien attaché à tes devoirs. Je baisai la main du faquin, qui se laissa faire froidement, et après avoir renouvelé, ou plutôt répété le protocole de docilité que mon mentor m'avait dicté, je pris congé de sa hautesse immédiatement, et je fus installé dans l'écurie, par les soins de mon nouveau précepteur.

» Ce père Larène, le cocher, était un brave homme, bien rouge, bien franc, bien bavard, qui cachait

sous l'épaisseur d'un gros bon sens, une finesse qu'on ne rencontre pas souvent dans les salons, et qu'on s'attend encore moins à trouver dans les écuries. Aimant ses chevaux comme lui-même, et le vin comme ses chevaux, il ne réservait qu'une faible partie de ses sentiments, pour madame Larène, sa légitime épouse, à laquelle il me présenta encore, avant de me mettre l'éponge et l'étrille à la main. Je fus reçu par cette dame avec une bonté touchante, et me montrant une soupente haute de seize à dix-huit pieds, elle me dit avec un sourire malin : Christophe voilà votre chambre à coucher.

Je rougis sans le vouloir à cette annonce bienveillante ; car madame Larène, quoique atteignant sa trente-sixième année, pouvait encore passer pour une fort belle femme.

« Je me mis bientôt au fait de mes nouvelles fonctions, elles n'étaient pas fort difficiles ; panser les chevaux sous la direction du maître cocher, et conduire à la promenade en attelage, ceux qui n'étaient point de service, prendre des leçons d'équitation du premier piqueur et des leçons de direction sur le siége sous les yeux de M. Larène, c'était tout mon travail. Si l'on ajoute à cela les étu-

des de lecture et d'écriture que je faisais sous la tutelle de M. Lessouflé notre coureur (car le comte de Saint-Ange ne fournissait pas de maîtres à ses valets comme le font quelques banquiers aujourd'hui), on aura une idée exacte du nombre de mes occupations.

» Deux années se passèrent ainsi pour moi dans l'abondance et dans l'allégresse : la livrée a cela de bon que si elle contribue à effacer les sentiments honorables dans le cœur de l homme, elle lui fournit aussi les moyens d'étouffer la turpitude de son état. Je n'étais pourtant pas tout-à-fait valet, car le lecteur n'ignore pas sans doute qu'un

cocher se place bien au-dessus dans l'opinion qu'un valet de chambre, et que s'il fréquente les autres domestiques c'est moins en égal qu'en mentor : le cocher est une puissance à part et son siége est un écueil où viennent se briser les complots de l'anti-chambre et les conjuratious de l'office. Un grand seigneur peut trouver vingt bons maîtres d'hôtel, trente régisseurs fidèles, cent laquais dévoués, mais il ne trouvera pas en cinquante ans deux cochers experts, prudents, hardis, brillants et rebondis. Un bon cocher est un véritable phénix.

Ordinairement les palmes que

l'on arrache dans une profession sont cueillies aux dépends du bonheur domestique. Le cocher Larêne en était une preuve vivante : sans cesse brouillé avec sa moitié, toujours en querelle, toujours en brouille, il ne recouvrait la plénitude de ses droits que lorsqu'il endossait l'habit de parade et qu'il prenait le chapeau à cornes, le fouet à jonc et les gants fourrés. J'aplanissais souvent les difficultés qui s'élevaient dans le ménage, je parvenais à faire signer des trêves, mais malheureusement elles n'étaient point de longue durée, et je ne retirais de mon dévouement qu'un peu plus d'amitié de la part du

mari, qu'un peu plus de tendresse de la part de la femme. A l'exemple du philosophe de Genève, de M. Jean-Jacques Rousseau (que j'ai eu par parenthèse l'honneur de conduire quelquefois dans ma voiture), je ne dirai point quel genre de bienveillance madame Larène avait pour moi ; mais le lecteur se rappelle que j'avais seize ans, que j'arrivais de mon village, que la bonne dame en avait trente-six, et que je logeais dans une soupente à quinze pieds au-dessus de sa tête ; le Diable comme on voit pouvait bien faire la courte échelle, et c'est ce qu'il fit. »

M. Pélican en était là de l'his-

toire du cocher de fiacre, quand madame Gadoque, un journal à la main se présenta à la porte de sa chambre.

Enfoncé dans sa lecture, M. Pélican ne l'aperçut pas.

Madame Gadoque fit alors un appel à son catharre décennal, et toussa en *fa dièze*.

M. Pélican leva les yeux, et madame Gadoque fit une de ces révérences qu'on ne retrouve plus que dans les petites villes du Poitou ou sur les tableaux de Vernet et de Wateau.

M. Pélican se plissa alors le front à la manière d'un juge d'instruction qui interroge un voleur de

vieille ferraille ou un banqueroutier frauduleux de mille écus, et lui fit signe de la main d'approcher.

Madame Gadoque avança avec la fierté de Rodogune et la candeur de Cléopâtre.

CHAPITRE III.

—

LES CANCANS.

Madame Gadoque, la portière de M. Pélican, était un type des portières de l'ancien régime : c'é-

tait une longue femme au nez effilé, aux yeux rouges, aux lèvres minces, dont le costume consistait en débris de nippes de toutes les femelles de la maison. Un jupon semblable à celui de la présidente Tardieu, dont Boileau nous a fait une si burlesque peinture, un casaquin de siamoise bleu-clair, surchargé d'un fichu rouge, et la tête couverte d'un bonnet rond, telle était madame Gadoque, la portière de M. Pélican.

Elle était entrée à pas de loup et se tenait avec un air moitié humble moitié orgueilleux devant son maître en lui présentant son journal. Elle semblait n'attendre

qu'une question pour parler, et cette question ne se fit pas long-temps désirer.

— Eh bien! madame Gadoque, Nanette, m'a dit que vous vouliez me parler, moi aussi je le désirais, et vous devinez bien pourquoi, je pense?

La délinquante leva ses yeux rouges sur M. Pélican, et passant sa langue sur ses lèvres comme pour donner à ses paroles une plus grande volubilité et une plus grande douceur, elle répondit :

— Oui, Monsieur, j'ai quelque chose là qui a besoin .e partir et il faut que je décharge ma conscience.

— Décharger votre conscience, madame Gadoque ! Mais permettez-moi, avant de vous faire des reproches sur les larcins, peu considérables sans doute, mais qui n'en sont pas moins des larcins que vous m'avez faits, de vous dire que j'étais loin de m'attendre à une telle récompense ; moi que vous servez depuis plus de quinze ans ! moi qui me suis toujours appliqué à adoucir les mauvais moments de votre état, devais-je encore une fois me voir exposé à pareil traitement ? Madame Gadoque, madame Gadoque ! moi qui vous aurais donné le bon Dieu sans confession, pourquoi me reduisez-vous

à revenir si désagréablement sur votre compte ?

—Monsieur, qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son : qui se bouche les oreilles ne peut pas se plaindre d'être sourd.

— Vos proverbes, madame Gadoque, ne pourront pas me prouver que vous ayez eu raison de commettre un vol.

— Un vol, Monsieur, un vol, quelle expression, miséricorde!

— Madame Gadoque, il n'y a pas cinquante manières de s'exprimer , j'appelle un chat un chat, et voler des cornichons me paraît aussi répréhensible et aussi

coupable que de voler des couverts d'argent : qui peut le moins, peut le plus; qui me prouvera qu'avec mon pot de cornichons avant, pendant ou après, vous ne m'ayez pris mon bois, ma chandelle ou mon charbon?

— Moi, Monsieur, je vous en répondrai.

— La belle garantie.

— D'ailleurs, M. Pélican, je suis une honnête femme, je n'ai jamais fait tort d'une centime à qui que ce soit...

— Mais mes cornichons, madame Gadoque, mes cornichons!

— M. Pélican, vous me repro-

hez toujours et vous me jetez à la
ête vos cornichons ; mais pourriez-vous oublier que vous avez
surpris ma confession et qu'il
n'est pas chrétien de répéter une
chose dite sous le sceau du secret.

— Tout cela est bel et bon, madame Gadoque, mais votre action
n'en a pas moins existé et elle est
affreuse.

— Eh bien ! M. Pélican, je n'ai
maintenant qu'un regret, c'est que
vous n'ayez pu entendre le reste de
ma confession, si je me repens de
quelque chose, mon cher maître,
ce n'est point de cela, non, ce
n'est point de cela, j'en jure par
tout ce qu'il y a de plus sacré, il

est une autre action plus lourde à ma conscience que je me reproche et qui me fait endurer surtout depuis deux nuits des tourmens épouvantables.

— Comment! madame Gadoque, auriez-vous fait de la fausse monnaie?

— Non, Monsieur.

— Auriez-vous prêté la main à mes locataires du cinquième pour déménager sans payer?

— Non, Monsieur.

— Seriez-vous l'auteur du vol de cette feuillette de vin de Condrieux qui m'a été fait il y a deux ans?

— Non, non, non, Monsieur.

Ce n'est point un crime aux yeux du monde, ce que j'ai fait, mais c'en est un à mes propres yeux et cela me suffit, me pardonnerez-vous, Monsieur, si je vous en fais l'aveu? car je ne vous parle pas du pardon pour le pot de cornichons que vous devez ignorer en honnête homme et en chrétien, et dont vous ne me parlerez plus, j'en suis sûre; mais je parle pour l'aveu que je vous ferai.

— Ecoutez, si ce que vous promettez de me dire m'intéresse positivement, je puis vous donner ma parole que je vous pardonnerai d'y avoir mis les mains; mais si

cela ne me touche qu'indirectement...

— Très directement, mon cher maître, on ne peut pas plus directement...

— Allons, voyons, dites, madame Gadoque, nous écoutons.

— M. Pélican, j'ai à la Pentecôte prochaine, soixante-neuf ans cinq mois, et dans ma longue vie, j'ai remarqué et j'ai été à même de voir dans le monde, car je n'ai pas toujours été portière et je n'étais pas faite pour l'être, je vous prie de le croire, que lorsqu'on voulait éclairer les gens sur leurs intérêts, il fallait le faire presque toujours

par l'exemple et non par les paroles. C'est pourquoi, mon cher bourgeois, je ne dirai point de paroles, mais je vous présenterai les objets en nature véritable, et vous jugerez.

— Quel jargon est-ce là, madame Gadoque? jamais je ne vous ai entendu parler si éloquemment qu'aujourd'hui.

— Monsieur, quand on tient à l'estime et à la considération des honnêtes gens, il en est toujours ainsi.

— Je vous en félicite, mais vous me remettez pour votre prétendu secret aux calendes grecques.

— Monsieur, je ne vous remets

pas au calendrier grec pour cela, je veux prendre seulement mes mesures pour vous faire juger au juste quels sont les gens qui vous trompent de toutes leurs forces; mais j'ai encore oublié de vous demander une parole.

— Ah ça! mais madame Gadoque, vous n'en finirez donc pas avec vos paroles et vos promesses?

— Il faut prendre ses sûretés, Monsieur, il faut prendre ses sûretés.

— Quelle est donc cette nouvelle promesse?

— C'est de ne parler à âme qui vive de ce que je viens de vous dire là, Monsieur, répartit la vieille

édentée en promenant ses regards autour de l'appartement.

— J'y consens, répartit M. Pélican. Mais ça ne sera pas difficile, je ne sais rien.

— C'est de n'en pas ouvrir la bouche à âme qui vive au monde, pas même à mademoiselle votre fille, si elle venait, ni à mademoiselle Nanette.

— C'est entendu, madame Gadoque, c'est entendu.

— Ah ! Monsieur, me permettrez-vous de vous demander des nouvelles de cette chère demoiselle Pauline que j'ai vue si petite, et qui doit être maintenent si jolie ; car, si je sais bien compter, elle

doit avoir aujourd'hui ses dix-sept bonnes années bien accomplies?

L'oreille d'un père, même d'un père peu soucieux comme celui de M. Pélican, du sort de son enfant, est toujours agréablement charmée lorsqu'on lui parle des perfections de l'être qui lui doit sa vie. M. Pélican fit une longue réponse aux questions empressées de la portière, et la rusée commère ne sortit du cabinet de son maître qu'après avoir fait quatre ou cinq apologies successives des vivants et des morts de la famille Pélican, et après s'être surtout fait amplement absoudre du péché qui tenait si fort au souvenir du propriétaire.

L'amour de la politique l'emporta, chez le bon bourgeois, sur la curiosité, il délaissa le manuscrit pour prendre son journal de Paris, qui savait mêler à cette époque aux déclamations d'une politique inerte, des articles de littérature qui intéressaient singulièrement M. Pélican. Après avoir successivement appris sous la rubrique Pékin, Madrid, Constantinople, Moscou et Paris, ce que les têtes couronnées de ces pays-là et leurs conseils auliques faisaient pour le bonheur de leurs peuples, après avoir ramassé avec appétit les miettes diplomatiques qui tombaient de la nappe européenne

du congrès de cette époque, il arriva à la colonne consacrée à la littérature, qui contenait deux articles, l'un en prose, l'autre en vers, dont l'auteur ne lui était pas tout-à-fait inconnu; ils étaient signés Félix Duval, et c'était précisément le nom du jeune homme avec lequel il avait dîné chez Alfred, et que ce dernier lui avait présenté comme un de ses plus chers camarades. Les amis des amis sont des amis, et M. Pélican, plus qu'un autre, pénétré de cette grande vérité, se mit à lire, avec les yeux de l'indulgence, ces stances qui lui parurent sinon très poétiques, du moins très capables

de laisser supposer que l'auteur qui les avait composées, pourrait, par la suite, parvenir à faire quelque chose de mieux. Elles avaient pour titre l'*Inconstance*, imitées du portugais ; mais M. Pélican n'eut pas grand'peine à s'apercevoir que l'idiome portugais n'avait pas primitivement rendu ces pensées, et qu'un cœur français les avait dictées et tracées :

Tu m'as quitté pour partager le sort
D'un malheureux qui méprise tes charmes;
Tu m'as quitté ! Le sceptre de la mort
A ma faiblesse eût causé moins de larmes.
Pourtant Lia cesse de m'outrager
En proclamant ta honteuse victoire :
Si je pardonne une trame si noire,
Le temps saura bien me venger.

Quand le front ceint des myrthes de l'amour,
Tu me disais : ma flamme est vive et pure,
Puis-je de toi m'éloigner un seul jour ?
Tu me tiens lieu de tout dans la nature. ...
Ma bouche ardente accueillait d'un baiser
Ce doux serment qui fondait mon empire,
Tu l'as rompu..... Mais cache ce sourire!
Le temps saura bien me venger.

—

Pour illustrer ton nom parmi les camps,
Disait Lia, quitteras-tu ta belle ?
Oh ! non ! mon cœur me dit que des amants
Nous devons être à jamais le modèle.
Perfide amie... et pour m'encourager
Tu m'énivrais d'une tendre caresse ;
La volupté scellait chaque promesse.....
Le temps saura bien me venger.

—

Dis-moi, quand l'âge aura d'un doigt glacé
Sur ton visage empreint de tristes rides,

Qui près de toi sur l'aile du passé
Ramènera des souvenirs rapides?
Ton cœur flétri par un joug étranger,
Succombera sous le poids de sa chaîne;
Peut-être alors.... Mais espérance vaine.
Le temps saura bien me venger.

—

Loin d'un amant que le ciel fit pour toi,
Lia, tu crois au bonheur dans ce monde.
Pauvre insensée! as-tu vu que la foi
D'un renégat fût une paix profonde?
Tu m'as trahi!! cet arrêt doit changer
Ta joie en deuil, ton lit de fleurs en tombe.
Le feu du ciel frappe aussi la colombe,
Le temps saura bien me venger.

Le morceau de prose était une traduction de Simonides, poëte grec, sur les femmes. La voici.

« Au commencement, Dieu créa les âmes du beau sexe, dans un

état séparé de leur corps, et les tira de différentes matières.

» Il forma les unes de ces ingrédiens qui entrent dans la composition d'un pourceau. Une femme de cet ordre est une malpropre dans sa maison, et une gourmande à sa table. Elle est négligée dans ses habits et dans sa personne, et la maison qu'elle occupe a tout l'air d'une écurie.

» Il tira une seconde sorte d'âmes féminines des matériaux qui servent à former le renard. La femme qui en est pourvue a de l'esprit et du discernement : elle connaît le bien et le mal, et rien n'échappe à sa pénétration. Dans cette

classes de femme, il y en a quelques-unes qni ont de la vertu et d'autres qui sont vicieuses.

» La troisième sorte de ces âmes fut prise des particules canines, et les femmes qui la reçoivent sont celles que nous appelons communément grondeuses ; c'est-à-dire qu'elles imitent ces animaux dont elles sont tirées, qui sont toujours en action, qui aboyent sans cesse, qui grondent contre tous ceux qui les approchent et qui vivent dans une criaillerie continuelle.

» La quatrième sorte fut prise de la terre. Celle-ci anime les paresseuses qui sont dans l'inaction

et dans l'ignorance, qui n'abandonnent pas leurs foyers de tout l'hiver et qui ne s'appliquent à quoi que ce soit avec ardeur, si ce n'est aux plaisirs de la table.

» La cinquième fut tirée de la mer. Celle-ci produit ces humeurs inégales qui passent quelquefois de l'orage le plus terrible au calme le plus profond, et du temps le plus sombre au plus beau soleil du monde. Un inconnu qui verrait une de ces femmes dans sa belle humeur, la prendrait pour une merveille de la nature; mais qu'il attende un moment, ses regards et ses paroles changent tout d'un

coup, elle ne respire que la rage et la fureur ; c'est un véritable tonnerre et un ouragan.

» La sixième sorte fut composée de ces ingrédiens qui servent à former l'âne ou une bête de somme. Les femmes qui la reçoivent sont naturellement d'une paresse extraordinaire ; mais si leurs maris viennent à déployer leur autorité, elles se contentent de vivre fort maigrement et mettent tout en usage pour leur plaire. Avec tout cela elles ne sont pas ennemies de la volupté et ne refusent guère les caresses de leur époux.

» Le chat fournit des matériaux pour la septième sorte de femmes

qui sont d'un naturel mélancolique, bizarre, chagrin et si opposées aux enjouements de l'amour, qu'elles sont prêtes à égratigner leurs maris et à leur sauter au visage lorsqu'ils veulent leur témoigner la moindre tendresse. D'ailleurs, cette espèce de femme est sujette à commettre de petits larcins et des friponneries.

«La jument avec sa crinière flottante qui n'avait jamais subi le joug, servit à la huitième sorte de femme. Celles-ci, qui n'ont que peu d'égards pour leurs maris, passent tout leur temps a s'ajuster, à friser leurs cheveux et à les orner de fleurs. Une femme de cet ordre

est un objet fort agréable pour un étranger ; mais fort ruineux pour le possesseur, à moins que ce ne soit un roi on quelque prince qui s'entête d'une pareille poupée.

» La neuvième sorte a eu son extraction du singe. Celles-ci sont laides et malicieuses ; comme elles n'ont rien de beau, elles tâchent de noircir ou de tourner en ridicule tout ce qui paraît tel dans les autres.

» Enfin, la dixième et dernière espèce a été prise de l'abeille et bienheureux est l'homme qui en trouve une de cette origine pour sa femme. Elle n'est entachée d'aucun vice ; sa famille prospère et fleurit par

son bon ménage. Elle aime son mari et est aimée de tous. Elle cultive une race de beaux et vertueux enfants. Elle se distingue de toutes les autres de son sexe. Elle est environnée de grâces. Elle ne se trouve jamais avec les femmes d'une vie déréglée, et ne perd point son temps à causer avec elles sur des choses indignes. Elle est ornée de vertus et de prudence : c'est en un mot la meilleure femme qne Jupiter puisse donner à l'homme. »

— Peste, s'écria M. Pélican en chevant sa lecture, voilà un jeune homme qui est bien hardi de débuter par une traduction sem-

blable. Il sera mal venu de chercher des protecteurs parmi les femmes, et je crains bien pour lui le sort d'Orphée. Quoi qu'il en soit, tous ceux qui ont médit des femmes n'ont pas trépassé de mort violente. Juvénal et Boileau n'ont guère eu et n'ont encore à subir que les injures de quelques eunuques littéraires..... Ils ont passé l'un et l'autre fort tranquillement dans leurs lits de vie à trépas. Ce bon M. Chapelain, lui-même, l'auteur de la fameuse *Pucelle*, qui disait en plein hôtel de Rambouillet, c'est-à-dire au milieu des dames les plus précieuses et les plus nobles du royaume, *que les femmes*

les plus spirituelles n'avaient tout au plus que la moitié de la raison, ce bon M. Chapelain a été fort aimé et fort courtisé du beau sexe. Allons, allons, autant en arrivera au jeune traducteur de *Simonide*; les femmes, quand il le voudra bien, ne lui garderont pas rancune; s'il a souffert, par elles, un peu de mauvaise humeur lui est permis, cela sied quelquefois. Il tiendra un juste milieu entre Jean Clopinel et Henry Frauenlob (1).

---

(1) Jean Clopinel de Mehungs fut fouetté par des filles d'honneur de la reine, pour avoir mal parlé des femmes dans son roman de *La Rose*. Henry

Cela dit, M. Pélican s'habilla pour aller faire sa promenade habituelle, fort satisfait de son journal et de la citation érudite qu'elle lui avait fait faire.

L'excellent bourgeois avait autant de prétentions à la science

---

Frauenlob, auteur allemand, mort à Mayence en 1317, a beaucoup loué les femmes dans ses ouvrages, et les femmes lui en témoignèrent leur reconnaissance après sa mort; car elles le portèrent depuis son logis jusqu'à la grande église, firent retentir leurs plaintes et leurs doléances par toutes les rues, et répandirent une si grande quantité de vin sur son tombeau, que toute l'église en fut inondée.

qu'un membre de l'Académie des Inscriptions , et sa vanité se louait avec délice de sa mémoire.

CHAPITRE V.

—

HISTOIRE TURQUE.

QUAND M. Pélican n'allait pas au café Turc passer sa soirée, il se rendait souvent chez un apothicaire de ses amis, qui tenait dans

son arrière-boutique une espèce de club littéraire, scientifique, géologique, chimique et anacréontique. Cet apothicaire, qui avait bonne table, jolies filles et femme agréable, attirait chez lui une foule de demi-savants, de demi-artistes, de demi-littérateurs, de demi-diplomates qui, à tour de rôle et souvent tous à la fois, traitaient les questions les plus graves et les plus folles; racontaient les histoires les plus fausses ou les plus vraies, et concouraient à faire de la maison de l'apothicaire une espèce de *pandemonium*, une arche de Noé, où la voix de la foudre n'aurait pu, dans certaines circonstances, se faire ouïr.

L'apothicaire, homme assez instruit, aimable, bon vivant, se posait en petit Colbert au milieu de tous ces gredins alléchés par l'odeur des truffes et les flammes du punch. Il réglait d'une façon toute magistrale les tours de lecture, les entr'actes des concerts, les réceptions dans son club. M. Pélican, trop peu formaliste pour se plier à toutes ces singeries, se faisait souvent rappeler à l'ordre par son vieil ami; mais comme notre héros trouvait du plaisir à fréquenter cette maison, qui avait l'avantage de lui présenter continuellement de nouvelles figures et de l'initier à mille aventures ou à mille récits

romanesques, il n'accordait qu'une médiocre attention aux observations académiques de l'apothicaire, et ne se faisait pas faute de participer à ses soirées baccho-scientifico-littéraires.

Nous avons dit que l'apothicaire recrutait des convives parmi tous les quarts de célébrités de la capitale, et certes le lecteur peut juger s'il en manquait. Il y avait là des naturalistes décorés et pensionnés pour s'être laissé promener dans cinq ou six mers sur un beau vaisseau de l'État, et avoir empaillé quelques colibris ou quelques tigres. Il y avait des auteurs de M. Comte et de M. Dorsay; des

commis de consulat qui se donnaient les tons de prendre le titre de diplomates; des secrétaires de quartier-maître, beaux guerroyeurs et beaux descripteurs de batailles qui se faisaient passer pour officiers en disponibilité; des indigotiers, des garçons droguistes qui s'intitulaient chimistes; des auteurs de romans intimes tirés à cent cinquante exemplaires, qui disaient *nous autres écrivains*; des rimailleurs de pièces élégiaques ou de méditations prosaïques, qui se faisaient appeler poëtes, et qui ne rougissaient pas quand on les mettait sur le même rang que Lamartine et Hugo. En un mot, l'as-

semblée présidée par M. l'apothicaire, était la chose la plus bouffonne, la plus divertissante, la plus singulière, la plus rare qu'on ait jamais vue. Toutes ces petites ambitions pétillaient, dansaient, se câbraient au milieu de la manne et de la follicule, des pois à cautère et du lock, comme les grandes ambitions sautent, baladinent à la cour et à l'Académie. Ici c'étaient des tempêtes dans un verre d'eau, ou plutôt dans un pilon ; quelques loustics ou mauvais plaisants qui prélèvent la dîme sur toutes les sottises citoyennes, s'étaient glissés là aussi, et s'étaient chargés de faire ressortir les ombres générales ; ils

complétaient le tableau. Malgré cela, et à cause de cela probablement, M. Pélican aimait la maison de M. Duobus; c'est le nom de l'apothicaire.

— Messieurs, une histoire turque, dit M. Duobus.

— Qui a une histoire turque? s'écria M. Pélican, en mettant le nez à la porte, et en opérant son entrée triomphale; qui a une histoire turque? tant mieux, je raffole des Turcs, et si je n'avais l'honneur d'être Français, je voudrais être bourgeois de Constantinople.

— Ecoutez donc, dit le narrateur, le sujet a quelque intérêt,

et ce qui vaut mieux encore l'histoire ne sera pas longue, la voici :

« Sous le règne d'Amurah, il y avait au sérail un grand nombre de beautés juives, circassiennes, franques, persanes et italiennes, qui se flattaient de l'espérance de donner un héritier à l'Empire ottoman. La célèbre Johahi fut la seule qui y entra sans se flatter de cet espoir. Johahi était née à Athènes de parents très pauvres ; mais attachés à la religion chrétienne, et qui avaient élevé leur fille dans toutes les vertus que cette religion inspire ; on l'appelait Basilie, et sa beauté, quoique d'un éclat extraordinaire,

n'approchait pas des perfections et des qualités de son âme. Elle avait beaucoup d'esprit ; mais il était réglé, modéré et parfaitement bien tourné : et en un mot, rien ne pouvait égaler les charmes de sa conversation. Elle avait une grandeur d'âme beaucoup au-dessus de sa naissance, et avec cela, elle était douce, insinuante et flatteuse. »

— C'est juste le portrait de ma fille, de ma chère Pauline, interrompit M. Pélican, en se frappant le front.

— Silence donc, M. Pélican, cria un auditeur, vous nous raconterez après l'histoire turque,

l'histoire de votre fille, si cela peut vous être agréable; mais jusque-là n'interrompez pas les récits.

— C'est parfaitement raisonnable, ce que vous dites-là, fit Pélican, et il se tut.

Le narrateur reprit:

« Les officiers qui levaient à Athènes le tribut des garçons, dont la milice des Janissaires est composée, étant entrés chez ses parents, furent saisis d'admiration à la vue de cette belle fille. L'aga s'écria qu'un pareil trésor devait être destiné à l'empereur des Musulmans : et sans aucune autre raison, il enleva Basilie. Sa mère fondant en larmes et l'embrassant

pour la dernière fois, lui cria à plusieurs reprises, de se ressouvenir sans cesse de sa religion et de sa patrie.

— C'est, en effet, dit encore M. Pélican, les deux objets qu'une âme bien née ne doit jamais perdre de vue.

— Silence! M. Pélican, cria une voix. M. Pélican se tut encore.

« Basilie détesta long-temps, reprit le conteur, la violence de l'aga et parut les premiers jours, inconsolable; mais enfin, la douceur de son humeur et la nécessité de se soumettre à la destinée qu'on lui imposait, la calmèrent un peu. Sa douleur même sembla

augmenter ses charmes, et lui donner une indifférence pour les honneurs qu'on lui préparait, qui l'en rendait d'autant plus digne aux yeux de ses nouveaux maîtres. On la conduisit à Constantinople, et elle fut présentée au kesler-agasi par l'aga qui l'avait enlevée. Le kesler-agasi, comme vous le savez, est le majordome du Grand-Seigneur. »

— Connu, connu, dit encore M. Pélican.

« Le kesler la mit entre les mains d'une des kaduns ou gouvernantes des odalisques, et tout le sérail admira cet astre nouveau qui venait de briller dans ces lieux

de volupté. Les eunuques et les femmes destinées au service des odalisques, accoururent pour la voir et pour lui demander les présents que les nouvelles débarquées ont la coutume de distribuer même avec beaucoup de profusion ; mais elle ne leur en donna aucun. *Je n'ai rien à vous donner*, disait-elle avec une adresse qui relevait sa beauté : *quand je vous ferais présent de la ville même où je suis née, vous n'en seriez pas plus riches*, leur répondait-elle quelquefois, *elle n'est remplie que de misères.* On voyait bien cependant que cette belle personne devait tout se promettre de l'amour d'un

prince pour qui la beauté avait de si grands attraits. *Quel bacha voulez-vous protéger?* lui disait souvent aussi la kadun, *voilà des yeux qui justifieront tous les crimes.*

La kadun-kiaia ayant appris l'arrivée de cette nouvelle citoyenne du harem, se la fit amener, et la conduisit, après l'avoir bien considérée, dans la chuchuk-oga (chambre des vierges), et en donna avis aussitôt à Sa Hautesse; ce prince était alors dans le jardin du sérail, occupé avec les odalisques à la chasse d'une petite biche blanche, à laquelle les favorites avaient tendu deux filets tissus de fleurs. Tout s'émut parmi elles à

cette nouvelle, et chacune trembla que la nouvelle odalisque n'enlevât le cœur du sultan. Amurah demanda, avec empressement, si elle était belle, et quatre odalisques se chargèrent dans le moment de l'aller examiner, et d'en venir faire leur rapport. Mais l'éclat de la beauté de Basilie leur causa tant de dépit, qu'elles se mirent à fuir dans leurs odas, et ne reparurent plus. Le sultan ne les voyant plus revenir, se douta bien de ce qui était arrivé; et, plein d'impatience de juger par lui-même des choses, il courut dans la chuchuk-oda; ses yeux furent éblouis, car ils n'avaient point encore été frappés

d'un si grand éclat. Il devint dans un moment éperduement amoureux de Basilie qu'il nomma lui-même Johahi, c'est-à-dire, fleur d'oranger... »

— C'est bien là un nom turc, interrompit M. Pélican! Ces polissons de musulmans ont des sobriquets délicieux, charmants, admirables! »

« Il la nomma Johahi, reprit le conteur, et il passa auprès d'elle deux jours consécutifs qui furent employés à exprimer ce que l'amour a de plus fort et de plus touchant. Il la logea ensuite auprès de lui, et lui donna une suite magnifique.

» Johahi se vit bientôt exposée à la haine, à l'envie de tout le sérail : mais de la manière dont elle vivait, elle s'embarrassait peu des projets que ces deux passions pourraient former contre elle. Elle ne souhaitait d'avoir aucune part dans le gouvernement; elle ne protégeait aucun bacha ; elle n'était pas d'humeur à faire aucune demande au Sultan, dont tous les trésors ne pouvaient, cependant, satisfaire l'avidité de ses rivales. Elle était instruite de toutes leurs intrigues, et elle en raillait même avec le Grand-Seigneur. Un jour qu'elle se promenait avec lui, cinq ou six des principales odalisques

parurent devant le Sultan : sur quoi elle s'écria ! *le Saint Prophète bénisse à jamais le grand empereur des Musulmans ! voilà le Mufti* ajouta-t-elle en montrant une des sultanes ; *voilà le bacha d'Alep* ; *voilà le Cadi*, dit-elle encore en montrant les autres, et il était vrai que ces odalisques avaient distribué ces charges à ceux qui en étaient revêtus moyennant de grosses sommes d'argent. *Qu'elles jouissent de leurs dignités*, continua-t-elle, *je ne veux qu'une place bien assurée dans le cœur de ta Hautesse , ainsi nous serons toutes satisfaites.*

» Amurah était ravi de voir le désintéressement de sa favorite.

Cependant, outre les présents qu'il lui faisait chaque jour, il la pressait de lui en demander de nouveaux.

— » *Mes prétentions sont bien plus relevées*, *lui répondit-elle*, *je suis plus ambitieuse que tu ne penses*, *Grand Empereur*, *c'est à ton cœur que j'en veux.*

Le Sultan avait déja fait distribuer dans le sérail de très grosses sommes d'argent à tous ceux qui le composaient, sous le nom de Johahi ; mais chagrin de la fierté de sa maîtresse :

— » *Vous refusez mes faveurs*, lui dit-il un jour avec dépit, *je ferai le fier*, *et refuserai les vôtres à mon tour.*

» Johahi ne voulut pas alors pousser plus loin son indifférence, et elle se souvint dans ce moment des dernières paroles de sa mère.

— *Espérance, et flambeau des Musulmans*, dit-elle au Sultan, en se prosternant à ses pieds, *accorde donc aux prières de ton esclave le don de la ville d'Athènes, où je suis née, et qu'après ma mort elle appartienne au Kesler Agasi; afin que la justice et l'ordre y soient établis et que les malheurs que j'y ai vu arriver en soient éloignés pour jamais.*

» Amurah en la relevant tendrement lui accorda sa demande : et c'est depuis ce temps-là que le do-

maine d'Athènes a appartenu au Kesler-Agasi, qui, accordant aux habitants sa protection, a toujours fait jouir cette ville d''une grande tranquillité. »

— Ah! ah! cria M. Pélican, la ville d'Athènes a joui, dès l'époque dont vous parlez, sous le sultan Amurah, d'un gouvernement libre, protecteur? Je suis bien aise, Monsieur, que votre anecdote vienne corroborer mon opinion particulière. Quand j'entends les calembredaines qu'on nous débite chaque matin dans les journaux sur les *malheureux grecs* (c'est la phrase stéréotypée) je suis tenté de croire que les Turcs sont horrible-

ment calomniés par cette presse inquiète, nauséabonde et révolutionnaire. Les grecs étaient des brigands du temps d'Homère et de Lycurgue, sauf peut-être les Athéniens qui n'étaient que des hypocrites; ils ont été brigands, traîtres et infâmes dans le moyen âge, sous les Commène; ils sont encore aujourd'hui brigands, traîtres et menteurs comme aux deux époques susdites. Je ne suis donc pas partisan de cette belle croisade que de nouveaux Pierre l'hermite ou plutôt que d'adroits agioteurs, décorés du nom de philanthropes, de philhellènes, ou de citoyens du monde, vont prêcher en Europe.

Tout cela sent la banque d'une lieue, et je ne reviens pas des diplomates de la sainte alliance qui vont laisser rompre l'équilibre du monde pour plaire à une soixantaine de gueux enrichis, qui font de l'humanité comme autrefois ils faisaient des draps, des chandelles ou de l'escompte.

— Renvoyé au comité des pétitions de la *petite* Provence, cria M. Duobus; mais pour Dieu, M. Pélican, laissez-nous finir l'histoire de Johahi.

— Volontiers, dit M. Pélican. je ne demande pas mieux.

— Et vous parlez toujours!

— Du tout.

— » Ce que j'ai à dire, reprit le conteur, se réduira à bien peu de paroles. Johahi devint enceinte, la joie du sultan fut à son plus haut point lorsqu'il aperçut que sa chère Basilie allait être mère, et il sembla que son amour lui répondait que c'était d'un fils. Il ordonna que la maison de l'hassaki fût prête, et prenant plaisir à la former lui-même, il voulut que son train fût très superbe. L'hassaki, Messieurs, est le nom qu'on donne à la sultane qui doit donner un héritier à l'empire. Les pressentimens du sultan ne furent pas faux, car Johahi accoucha d'un fils; mais elle mourut dans les douleurs de l'enfante-

ment, et le jeune prince ne lui survécut guère. Le sultan manifesta la plus mortelle douleur, et il parut long-temps inconsolable. Il soupçonna même quelques odalisques d'avoir donné du poison à sa maîtresse, et trois des plus belles furent confinées sous ce simple soupçon au vieux sérail. La mort de la belle Basilie fut au reste un malheur public, car on ne peut douter que si elle eût vécu, les mœurs turques se seraient considérablement adoucies, et la Grèce sa patrie aurait recouvré une partie de la liberté qu'aujourd'hui elle cherche à reconquérir par le pire de tous les moyens, la révolte et l'insurrec-

tion. Je ne prétends pas dire que la Grèce, aidée par les puissances de l'Europe, ne finisse par secouer le joug du croissant, mais qu'est-ce qu'une liberté populaire qui prend naissance dans une guerre d'assassins, qu'est-ce qu'une indépendance qui se révèle sur l'égoût d'une ville en alarme ou sur le trône souillé d'un monarque absent.

— Et où diable avez-vous pêché cette petite historiette, dit M. Pélican après avoir applaudi par des signes non équivoques, à la réflexion semi politique, semi morale du narrateur.

— Dans un voyage que je fis il

y a une quinzaine d'années dans le levant, j'ai eu le bonheur de tomber chez un turc dont la mémoire était riche de mille particularités anciennes et contemporaines : j'en ai retenu quelques-unes et j'en fais usage quand l'occasion s'en présente.

— Je vous en fais mon compliment, répartit M. Pélican. Je donnerais tout au monde, moi qui vous parle, pour avoir voyagé en Turquie. Et à vrai dire, si je ne craignais point la peste, je ne sais pas trop si je ne ferais pas la folie d'y aller.

— Commencez, mon cher Pélican, dit M Duobus, par vous dé-

barrasser de votre voyage à Dieppe que vous projetez depuis dix ans et que vous ne faites jamais.

— Il n'y a aucun rapport entre le voyage à Dieppe et le voyage en Turquie, répondit M. Pélican un peu vexé de la plaisanterie de l'apothicaire. Je connais des gens qui ont fait deux fois le tour du monde et qui ne savent pas ce que c'est que les filets de Saint-Cloud.

On laissa tomber tout doucement la susceptibilité de M. Pélican et le *pandémonium* retentit bientôt des sons d'un vigoureux piano.

—

CHAPITRE VI.

LE LUCULLUS DU FAUBOURG SAINT-MARÇEAU.

Un domestique vint ouvrir à M. Pélican et le conduisit dans une espèce de crypte, où un homme d'une cinquantaine d'années, assis

sur une pile de carreaux à la turque, fumait dans une longue et magnifique pipe d'écume de mer. Ce quasi salon, orné avec autant de goût que d'originalité, contenait, outre des statues et des vases, des tableaux d'un grand prix; des armes romaines et gothiques étaient appendues à la muraille, et à côté de riches pistolets qui avaient dormi dans les arçons d'un bey ou d'un pacha, on voyait des boucliers qui avaient servi à des soldats de Marc-Antoine ou de César; des javelots contemporains du siége d'Antioche et des sabres à lames recourbées qui avaient peut-être contribué à la victoire de Tricamé-

non et de la vallée de Tibériade. Des arcs et des flèches de sauvages, des carquois et des arbalètes de caraïbes formaient de distance en distance des groupes menaçans et complétaient ainsi un arsenal où la distinction des âges et des nations était étiquetée comme des drogues dans la boutique d'un apothicaire.

A l'aspect de M. Pélican, le maître du logis se leva. Monsieur, lui dit M. Pélican, après lui avoir rendu les politesses d'usage, je vais sans préambule, vous dire le sujet de ma visite. J'ai lu ce matin, dans mon journal, le *journal de Paris*, que vous aviez perdu un manuscrit. Le sort m'en a rendu dépositaire,

je viens vous le rapporter : le voici.

— Ah ! Monsieur, s'écria monsieur Dorival en prenant des mains du bourgeois du Marais le volumineux recueil ; vous me rendez un bien grand service. Pourrai-je savoir le nom de la personne à qui je suis redevable d'une telle courtoisie ?

— Je me nomme Pélican, Monsieur, je suis ancien fonctionnaire public, et maintenant propriétaire. Je vous avouerai que ma curiosité naturelle n'a pas tenu contre votre manuscrit, et que j'en ai lu les premières feuilles ; me permettrez-vous de vous de-

mander si cet ouvrage est de vous, et si vous comptez bientôt le livrer à l'impression ?

— Je ne suis point auteur, Monsieur, répartit M. Dorival, mais j'aime la littérature et les arts, et je cherche à protéger autant que je puis, selon mes faibles moyens, ceux qui les aiment et ceux qui les cultivent. Ce manuscrit que vous me rapportez n'est donc pas le mien; mais j'y attache cependant un prix tout particulier. Si vous voulez m'accorder quelques instants, je vais vous dire tout d'un coup quel il est et qui je suis.

— Mais, Monsieur, répartit

M. Pélican, vous ne pouvez pas me faire un plus vif plaisir.

M. Dorival ayant secoué les cendres de sa pipe dans un fort beau lampanon d'airain qu'il avait à ses pieds s'exprima en ces termes :

Athènes avait son faubourg Saint-Marçeau : c'est sans contredit dans ce quartier que Diogène et ses disciples installaient leurs tonneaux et leur philosophie. Rien au monde ne charme tant l'âme du penseur que le frottement continuel, que l'allure infatigable des sensations du peuple. Un charbonnier ne fait pas l'amour comme un duc et pair, et le maréchal-ferrant ne conçoit pas la tendresse fi-

liale comme le fils d'un bonnetier. Comme tant d'autres j'ai enchaîné ma jeunesse à ce pilori qu'on veut bien appeler le monde, comme tant d'autres, j'ai été la dupe des hommes, des actions des hommes et des circonstances, mais mon huitième lustre a sonné, je n'ai point fait la sourde oreille, et pliant bagage en chantant, remplissant les malles qui doivent me suffire jusqu'à la frontière de la grande émigration, je me suis retiré des affaires, je me suis, pour ainsi dire, isolé de mes semblables et j'ai fait surtout un divorce éclatant avec ces essaims de parasites qui, sous le

nom d'amis, m'imposaient jadis des devoirs et des ennuis. J'ai claquemuré ma personne et ma philosophie dans une petite propriété que je possède rue Mouffetard, faubourg Saint-Marceau. Là, seigneur châtelain, despote dans toute l'acception du mot, j'use ma vie, j'emploie mes nombreux loisirs à tout ce qui m'est agréable : je fais de la musique à grand orchestre et de l'observation à petit bruit : Rossini évoqué dans mon salon va réveiller sur son grabat le marchand d'allumettes qui se repose au sommet du mont Saint-Hilaire, les accents cuivrés de Cimarosa, de Grétry, de

Mozart, rassemblent à ma porte le chiffonnier voyageur, l'allumeur de lanternes qui revient de sa tournée. Le jour frappant verticalement les ondes vertes de la rivière des Gobelins, me trouve souvent déclamant ou fumant dans mon salon entre un ami ivre et une maîtresse endormie. Pour vous mettre, en un mot, Monsieur, à même de comprendre et de juger la douce liberté, les vifs délassements dont je jouis, il faut vous apprendre que les savants du quartier m'ont décerné le nom de Lucullus du douzième arrondissement. Les revenus de Lucullus ne dépassent pourtant pas six mille francs de

rente et vous voyez que, partout ailleurs que dans la rue Mouffetard, je serais un triumvir indigent.

Le vertueux cardinal Cibo, de glorieuse mémoire (1), avait quarante domestiques, et se servait lui-même. Moi j'en ai quatre, et ils ne suffisent pas pour contenter

---

(1) Le cardinal Cibo, à mesure qu'il perdait un serviteur, composait son épitaphe, et le faisait enterrer dans sa chapelle particulière. Ce vertueux prélat ordonna qu'après sa mort son corps fût déposé au milieu de ceux dont il s'était constamment montré le protecteur et le père, avec cette épitaphe : *Ci gît Cibo, ver de terre ;* quelle admirable humilité !!!

mon chétif individu. Je change souvent de valets, et je crois avoir passé en revue un bon tiers de ces mentors de broche qui arrivent par centaines à Paris, et par la diligence et par le coche. Il y a quinze jours je renvoyai mon portier. C'était un fort honnête homme, un habile artisan; mais il cumulait les bénéfices, et rien au monde ne me déplaît tant que de voir une seule tête chargée du gain de vingt familles. Ce brave citoyen était savetier, chantre à Saint-Nicolas-du-Chardonnet, contrôleur au théâtre de M. Sevestre et entreposeur de cirage anglais. Bref, je le mis de la porte à la

porte. Le teinturier , mon voisin, m'engagea alors à prendre une pauvre veuve qu'il logeait par charité dans un grenier de sa maison, entre des aisses d'indigo et des fioles d'acide muriatique. J'acceptai la candidate, et ma nouvelle portière s'empressa de descendre du paradis au rez-de-chaussée. Je contemplais à ma fenêtre le singulier emménagement de la vieille femme quand une douzaine de cartons remplis de papiers et qu'elle transportait avec grand peine, vinrent fixer mes regards. J'appelai ma nouvelle portière : madame Dusinge, quand vous aurez fini, vous monterez.

—C'est fait, Monsieur, je monte.

— Montez.

MOI.

Où diable avez-vous pêché cet énorme amas de papiers noircis ?

MA PORTIÈRE.

Monsieur, ce sont les papiers de mon pauvre défunt, Dieu veuille avoir son âme! qu'il m'a bien recommandé de garder précieusement.

MOI.

Votre mari était donc auteur, madame Dusinge?

MA PORTIÈRE.

Non, Monsieur, il était cocher de fiacre.

MOI.

Eh ! ma bonne femme, y pensez-vous ? un cocher de fiacre s'est-il jamais avisé d'écrire ?

MA PORTIÈRE.

Pendant quarante ans, Monsieur, sauf votre respect, et ce n'est pas un jour.

MOI.

Écoutez, madame Dusinge, ce que vous dites là pique ma curio-

sité. Faites apporter ici à l'instant ces papiers que vous avez eu raison de conserver avec tant de soin. Je les examinerai, je ferai un tri de ceux qui méritent d'être gardés; et si, comme je n'en doute pas, on y trouve du bon sens, de l'intérêt, de la vérité surtout, je les ferai imprimer à mes frais. En attendant, prenez ces 50 francs en à-compte; je souhaite, d'ici à quelques jours, pouvoir vous en donner dix fois autant.

La bonne femme se retira, et m'apporta bientôt après la totalité de ses archives qui couvrirent en un clin d'œil la surface de mon salon et de ma chambre à coucher:

je me suis mis aussitôt au travail, et ma vieille portière que je faisais monter à peu près une heure par jour, acheva de me mettre au courant.

J'ai donc fait des recherches minutieuses sur tout ce qui concerne le caractère, les mœurs, les habitudes et la vie entière de ce singulier écrivain. Par mille traits épars, au moyen de lentes et sérieuses observations, j'ai dû me former un portrait fort ressemblant de mon héros. Dusinge, le cocher, du haut du poste élevé où le sort l'avait placé, observait les hommes et les choses avec une grande impartialité : Phaéton numéroté pen-

dant plus de cinquante années, il avait vu l'ancien régime, la révolution, l'empire et la restauration. Au milieu des bouleversements politiques, il resta ferme sur le siége où la Providence l'avait placé, et pendant la durée de sa longue carrière, il fit asseoir auprès de lui la philosophie qui se trouva là comme en lapin. Il demeura constant par les fréquents entretiens que j'ai eus avec sa veuve, que Dusinge avait l'habitude chaque soir, en rentrant chez lui, de jeter sur le papier la relation exacte des différentes courses dont sa journée avait été composée, et il signalait les événements qui l'a-

vaient rendue remarquable. Il recueillait avec une merveilleuse facilité les discours qu'avaient tenus les personnes qu'il menait, soit en montant en voiture, soit en en descendant, soit même durant le trajet. Sa mémoire le servait admirablement pour retracer les traits de la physionomie. Nul ne connaissait mieux que lui la topographie de Paris : les quartiers, les rues, les faubourgs, les places, les carrefours, les passages, les impasses, et jusqu'aux moindres ruelles, tout lui était familier. Avec de telles qualités, on sera peut-être tenté de croire que mon estimable cocher qui savait si bien tout

entendre et surtout tout voir, pouvait bien, outre ses deux yeux, en posséder un troisième dans sa poche : une multitude de faits m'a prouvé qu'il n'en était rien ; il est seulement fort probable que, comprenant tout le mérite d'un pareil homme, on n'a pas manqué de l'engager de faire partie de l'honorable confrérie : mais Dusinge conserva toujours intacts l'honneur, la probité, et surtout son indépendance. Que de gens remplissent aujourd'hui des places brillantes qui n'ont pas la moitié des talents du cocher de fiacre ! encore emploient-ils le peu qu'ils en ont à mal faire, tandis que lui

ne fit jamais des siens qu'un usage noble et utile.

Possesseur par état et par tempérament du secret d'un grand nombre de personnes, il n'en abusa jamais. Dusinge est un exemple frappant de cette vérité que, dans une grande ville, les hommes les plus sages sont souvent les plus obscurs. Le sort l'avait placé dans la position la plus favorable pour voir beaucoup de choses et pour les bien voir : sa vue, comme celle de l'observateur ordinaire, n'était pas circonscrite à quelques pas ; toujours élevé de dix pieds au-dessus de la foule, ses yeux embrassaient un vaste ho-

rizon d'observations, et si, pour bien juger des choses, il est vrai qu'il ne faille être ni trop haut ni trop bas, personne n'a pu mieux tenir la balance de l'impartialité que notre cocher philosophe. Je pense que s'il eût eu les grandes connaissances et les talents de Mercier, il eût fait un tableau de Paris plus fidèle et plus complet que celui que nous a laissé cet habile observateur. En un mot, il a vu ce que Mercier et tous les ermites et rôdeurs du monde n'ont pu voir.

Les mémoires de Dusinge, tels que je les ai entre les mains, sont très volumineux; ils sont divisés

par chapitres qui portent le titre de *Journées* ou de *Courses*, et accompagnées d'épigraphes que j'ai laissées en grande partie subsister. Le style, qui manque souvent d'élégance, a pourtant assez de correction. Je me suis bien gardé d'y rien changer, de crainte de diminuer son naturel et son énergie. Ce sera au public enfin à juger si le proverbe : *écrire comme un fiacre*, est injuste ou légitime. Qu'un succès couronne ma publication, j'en rapporterai toute la gloire aux mânes de mon cocher ; que la froideur du public s'inscrive en faux contre ces mémoires, je m'en attribuerai tout le mal-

heur : car dans cet amas immense d'observations il y avait des fleurs à prendre, et je n'aurai point eu l'adresse de les cueillir.

Je ferai précéder ces mémoires d'un essai sur l'origine des fiacres qui est due en partie à un membre de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres de Ségovie, mon parent. La vie de Dusinge est entièrement écrite par lui-même; il venait de la terminer huit jours avant sa mort qui est arrivée le 1er avril 1818. L'épigraphe même que j'ai placée à la fin de sa vie, est la seule pièce de vers qu'on ait retrouvée dans ses papiers, il s'occupait peu de poésie.

Vous me pardonnez, Monsieur, d'être entré dans tant de détails sur un ouvrage qui n'a pas encore paru; mais le plaisir que vous me faites en me rapportant ce manuscrit, m'a mis dans le cas de vous en raconter brièvement l'histoire.

— Comment donc, Monsieur, répartit M. Pélican en s'inclinant d'une manière toute gracieuse, mais les explications que vous avez bien voulu me donner, m'ont causé autant de surprise que d'intérêt. Cependant permettez-moi une petite observation : comment se fait-il qu'attaché comme vous paraissez l'être à ce manuscrit vous l'ayez oublié dans une voiture.

—J'ai un neveu de par le monde, repartit M. Dorival, très fou, très gai, très dissipé et que j'aime beaucoup. Je le priai avant-hier de venir faire quelques courses avec moi, il y consentit et j'emportai mon manuscrit dans l'intention de le faire voir dans ma visite à quelques imprimeurs. Mon neveu dîna avec moi et voulut à toute force, en sortant du restaurant, me reconduire jusqu'ici. Nous prîmes une voiture, mais à peine étions-nous au Pont-Neuf, que l'étourdi se frappant le front, me dit qu'il avait un rendez-vous d'affaires très important en l'absence de son patron, et qu'il me priait de vouloir bien l'excuser s'il

ne me reconduisait pas jusque chez moi; je le consolai du désappointement qu'il semblait éprouver, et tout en lui recommandant d'être exact à ses devoirs et de se montrer toujours prêt à sacrifier ses plaisirs à ses travaux, je descendis du fiacre pour monter dans un cabriolet, et aussi étourdi que mon neveu, je laissai le manuscrit dans la voiture où il l'aura oublié lui-même.

L'explication de M. Dorival ne laissa plus aucun doute à M. Pélican sur la manière dont le sac d'avoine et le rouleau de papier étaient venus entre les mains de madame Gonnard, et toussant d'une toux sèche, il demanda à M. Dorival si

son neveu ne se nommait pas Adrien.

— Vous avez dit son nom, répondit le Lucullus, le connaîtriez-vous ?

— Je n'ai pas cet honneur, repartit M. Pélican, mais je connais une personne qui a ce plaisir.

L'oncle trouva encore le moyen de placer un éloge fort étendu de son neveu. M. Pélican n'ajouta rien aux louanges avunculaires de M. Dorival; mais satisfait d'avoir encore cette fois deviné juste, il se réserva le plaisir de faire entrer plus avant M. Dorival dans la confidence qu'il lui voulait faire et

dont un sourire malicieux venait d'être le précurseur.

— Vous paraissez être de ces hommes ennemis de la cérémonie et des sottes exigences du monde, dit M. Dorival; ainsi donc, Monsieur, vous ne trouverez pas mauvais que je vous fasse un aveu franc et sincère. Votre physionomie me plaît, j'aime votre rondeur et votre ton de gaîté; venez me voir et souvent, vous serez toujours le bien venu. Tous les mercredis je reçois ici un petit nombre d'amis qui viennent, disent-ils, voir l'ours, augmentez-en le nombre.

— Des ours, répartit M. Pélican en riant.

— Non, des amis, reprit M. Dorival, nous sommes une douzaine, jamais plus, jamais moins : il y a dans cette douzaine d'hommes, des peintres, des statuaires , des gens de lettres , des auteurs comiques, il y a même un vaudevilliste à succès. Venez, vous vous amuserez; les dames ne sont pas exclues de ces petites réunions. Nous avons de fort jolies convives, et comme je crois vous l'avoir déja dit, nous tâchons d'unir tous les arts et de rassembler tous les plaisirs.

— Votre gracieuse invitation me comble de joie, Monsieur, interrompit M. Pélican, et je me garderai bien d'y manquer. Je vis,

moi qui vous parle, pour les arts et par les arts, et à l'exception de la pipe qui n'est pas mon fort, vous verrez, je l'espère, que la nouvelle acquisition du convive que vous venez de faire, ne sera point préjudiciable à vos plaisirs; mais promettez-moi de rendre au banquet de la rue Saint-Antoine, les mêmes visites que je me ferai un honneur et un plaisir de rendre au banquet de la rue Mouffetard.

— Monsieur, répondit M. Dorival, je n'ai jamais reculé ni devant une partie de plaisir, ni devant une invitation franchement offerte: vous pourrez compter sur moi.

M. Pélican avait déjà pris sa

canne et son chapeau lorsque M. Dorival lui dit :

— Avant de vous en aller, permettez-moi de vous faire visiter mon cabinet des antiques. Car je suis un peu comme le grec dont parle Juvénal, je me mêle de tout. Vous allez voir dans mon musée, qui est aussi un cabinet de physique et de minéralogie, des choses curieuses.

M. Pélican suivit son hôte et ils entrèrent dans une vaste salle encombrée d'instrumens de physique, de vieux meubles, de pierres, de métaux, de bois pétrifiés et de boiseries peintes. M. Pélican trébucha dès ses premiers pas dans

cette enceinte contre un amas de vieux bois garni de bandelettes de cuir.

— Prenez garde, dit M. Dorival, vous doutez-vous de ce que peut être l'objet qui a failli vous faire tomber.

— Nullement, répliqua M. Pélican.

— Ce sont les débris du premier carrosse qui a paru à Paris.

— Alors, j'ai donné en plein dans le panneau, s'écria M. Pélican en riant du calembourg qu'il improvisait.

— Oui, Monsieur, reprit M. Dorival, cette informe machine est le premier carrosse qui ait roulé

dans Paris. L'invention de cette voiture appartient au seizième siècle. Jean de Laval de Bois-Dauphin fut le premier qui s'en servit, son excessive grosseur ne lui permettant pas de se tenir à cheval. Du temps de François Ier, roi de France, il n'y avait à Paris que deux carrosses, celui de la Reine et celui de Diane, fille naturelle d'Henry II.

— Et celui-ci, fit M. Pélican.

— Est celui du marquis de Laval de Bois-Dauphin, répartit Dorival en se rengorgeant, jugez si j'y suis attaché.

— C'est une pièce véritablement curieuse, dit M. Pélican.

— En voici d'autres qui ne lui cèdent en rien sous ce rapport, reprit Dorival en montrant à son visiteur un tiroir rempli de lunettes de diverses formes et de diverses grandeurs. Vous savez, Monsieur, l'histoire des lunettes?

— Fort peu, Monsieur.

— Le secret de cette invention utile pour aider, soulager et conserver la vue, reprit M. Dorival, ayant été découvert par un particulier qui ne voulut point le communiquer, Alexandre Spina de l'ordre des frères prêcheurs de Pise qui en fut informé travailla à le trouver et eut enfin la gloire d'y réussir de lui-même, en sorte qu'il

le rendit public. Ce religieux mourut dès l'an 1313; et de là il est aisé de conclure que la découverte des lunettes fut faite vers la fin du treizième siècle au commencement du quatorzième. Cela s'accorde aussi parfaitement avec ce que Jourdan de Rivalte, fameux jacobin, dit, suivant Francesco Rédi dans un traité qu'il composa en 1305 qu'il n'y avait pas encore vingt ans que les lunettes étaient trouvées. Ce traité est peut-être le sermon du même frère Jourdan cité dans le dictionnaire de la *Crusca* au mot *occhiale*, lequel est un de ceux que ce religieux prononça à Florence vers l'an 1305. On sait

du moins qu'il y est dit expressément pareille chose; d'où l'on peut conclure que ce fut vers l'an 1285 qu'on trouva l'art de faire des lunettes pour mieux voir. Enfin, l'on ne peut douter que ce ne soit à Alexandre Spina qu'on est redevable de cette découverte. On ne présume point que les grecs ni les latins aient eu connaissance des lunettes, parce qu'il n'en est parlé nulle part et que Pline n'aurait pas manqué d'en faire mention au chapitre des inventeurs des choses. Ducange, citant un poëme grec qu'il dit être à la bibliothèque du Roi, assure qu'elles étaient en usage dès l'an 1150 : en sorte qu'il leur

donne une origine beaucoup plus ancienne. Mais cela paraît apocryphe.

— Peste ! se dit M. Pélican, quelle érudition.

— Voyez, continua, M. Dorval, vous avez-là des lunettes en fil d'archal, en argent, en bronze, en corne et en os, comme on les portait sous Charles V et sous Louis XI. C'est la plus belle collection qui existe à Paris.

— Je le crois, Monsieur.

En homme habile, M. Dorival ne laissa pas réfroidir l'admiration de M. Pélican ; il prit un microscope, et le lui mettant entre les mains :

— Cet instrument, dit-il, fut inventé sur la fin du seizième siècle, par Zacharie Jansen ou Joannidès, dont il est parlé à l'occasion du télescope. Son effet, comme vous savez, est de grossir considérablement les objets. Il y en a de diverses façons, et l'on attribue communément à Huygens l'invention de celui qui porte une lentille, quoique le père Maignan, minime, en ait parlé long-temps auparavant. Après la mort du savant jésuite Adam Tanner, qui termina sa vie l'an 1632, on trouva parmi ses effets un microscope dont l'usage était encore si peu

connu, que peu s'en fallut qu'on enterrât le jésuite comme sorcier, dans un lieu profane.

— Ah ! diable, fit M. Pélican.

— Voici une boussole...

Craignant d'être obligé d'entendre l'inventaire du cabinet de curiosités, M. Pélican interrompit ici son loquace et savant hôte.

— Il ne faut pas, Monsieur, lui dit-il, user tous ses plaisirs en un seul jour. Je vous remercie de toute votre aimable sollicitude, et je veux en rester aujourd'hui au télescope, gardez donc, je vous prie, pour une autre occasion, l'histoire de votre boussole, la mienne, je vous en avertis, aura

toujours son aiguille tournée par ici, et votre délicicuse habitation sera son pôle nord..., si toutefois vous voulez bien le permettre.

— On n'est pas plus poli que vous, M. Pélican, reprit M. Dorival, tenez votre parole, venez souvent, de mon côté je saurai tenir la mienne.

C'est dans ces dispositions amicales que le Lucullus du faubourg Saint-Marceau et le Lepidus de la rue Saint-Antoine se séparèrent.

—

CHAPITRE VII.

—

LES AMANS.

Doux instans de la jeunesse que vous passez rapidement ! ! ! Existence de jeune homme, que vous avez de douceurs et de charmes !

O ! que je me rappelle avec effusion, avec bonheur ce temps, où dans une petite chambre du pays latin, je n'avais pour toute fortune qu'une couchette, qu'une table, qu'une chétive bibliothèque où se trouvaient pêle-mêle, et Voltaire et Gresset, et Racine et Corneille, Bernard, La Fontaine et les deux Rousseau : c'était là tout mon horizon politique, c'était là toute ma vie. Je me trompe, ma vie, mon existence, mon bonheur, ma suprême félicité, n'étaient pas tout entières dans ces objets si muets et si consolants ; ils se trouvaient aussi dans la compagnie de cette jolie grisette

dont l'amour m'avait désigné la vertu. Je la vois encore, ma blonde Joséphine m'accordant, aussi naïve, aussi simple que moi, les prémices de sa tendresse et de son âme je la vois adoucir par sa seule présence les chagrins de mon cœur, les fatigues de mon esprit. Quand mes larmes coulaient sur mes malheurs, elle y venait joindre les siennes ; quand une folle joie éclatait sur mes traits elle venait y mêler ses sourires charmants. Etais-je triste et rêveur ? elle était triste et mélancolique ? Me livrais-je aux douceurs de l'espérance, elle éparpillait sur mon avenir toutes les fleurs de sa ri-

che imagination. Je la vois encore avec sa longue chevelure, ses beaux yeux bleus, sa bouche si fraîche et si vermeille, m'attendre le soir près de sa lampe à rayons sombres. Quand des camarades m'avaient entraîné à leur suite pour partager de fades divertissements ou des jeux plus fastidieux encore, et que je rentrais bien tard, elle se prenait à sourire, mais d'un sourire si doux et si triste à la fois qu'il semblait me dire, as-tu pu t'amuser loin de moi ? Ce sourire angélique était le seul reproche qu'elle me faisait. Si, chagrin de son chagrin, si, peiné de sa peine, je voulais me justifier d'un délaissement que rien ne semblait

autoriser, un baiser, un de ces baisers de flamme qu'on ne trouve qu'à vingt ans, et qui traverse les lèvres pour tomber dans l'âme toute vive, venait me fermer la bouche. Point de justification, me disait-elle, laissons-cela à ceux qui n'agissent que par devoir; cher ami, c'est par sentiment, nous, qui nous aimons si bien, que nous devons nous conduire. Et ivre de remords et d'amour je tombais dans ses bras où j'aimais à y expier mes fautes comme à récompenser sa résignation.

Aux yeux sévères du casuiste, cette position n'est point innocente, elle est au contraire affreuse, et cri-

minelle. Mais, voyez-donc comme ils se trompent les bonnes gens ? Que remarquez-vous dans ces liaisons formées par l'avarice ou les convenances ? de la fausseté, du machiavélisme, du dégoût, de l'ennui. Le mariage est une charrue attelée de deux bœufs, et cette comparaison aussi vieille que le sacrement est vraie comme une figure géométrique. Oui, fiancés couronnés de fleurs éphémères, comme deux forçats que l'on envoie à Toulon, vous voilà rivés du même fer, chargés des mêmes chaînes, écrasés du même fardeau. Maintenant que tout est égal entre vous, du moins pour les fers et les

boulets, marchez du même pas à votre destination ; tant pis, si l'un plus faible que l'autre succombe en route, le plns vigoureux supportera la charge du plus faible, et le voyage s'achèvera de même. Oh ! la belle et bonne manière de ménager le bonheur ! Qu'arrive-t-il au bout de la course, c'est que le survivant compte souvent avec amertume les faux pas qu'il a faits dans le trajet, et que plus souvent encore, on dételle même pendant le voyage l'attirail fatal où le nœud gordien a été attaché à la destinée de deux individus qui n'ont pas su trouver dans leur route l'épée du Roi de Macédoine.

Tout est bonheur, tout est félicité, chez Alfred de Surville et chez son Elisa; le lien de leur amour a encore été resserré par l'arrivée de l'enfant, au baptême duquel M. Pélican a contribué d'une manière si digne. Depuis ce jour qui s'est passé si gaiement, à l'exception de la scène de madame Gonnard avec son mari, Elisa s'est rétablie; elle s'est mise à la tête de son petit ménage, et fière d'être mère, plus fière encore d'avoir ajouté de nouvelles sensations aux sensations de son Alfred, elle se livre à ses travaux avec plus d'ardeur que jamais. Car Elisa, il faut bien le dire, n'est qu'une

modeste couturière, et ce qu'elle gagne, avec la demi-solde de Surville, forme jusqu'à présent tout le fonds de leur petite fortune.

Un matin que Alfred et Elisa commentaient la lettre de la nourrice qui leur donnait des nouvelles de leur enfant, Félix Duval entra précipitamment dans leur petit appartement.

Félix, sans être d'une gaité très expansive, était d'un caractère égal et enjoué; cette apparition furibonde, étonna donc Alfred et son amante qui s'empressèrent de lui demander le sujet de son agitation

— Vous voyez un homme au

désespoir, répondit Félix, en mettant son mouchoir sur ses yeux. Je ne me regarde plus qu'avec horreur, je me fais honte à moi-même, je voudrais me punir du mal que je crois avoir fait.

— Dites-nous donc le secret qui vous oppresse, fit Elisa, d'un ton de voix enchanteur, nous sommes vos amis, et nous ne vous abandonnerons pas dans un moment fâcheux.

— Bonne Elisa, excellente femme, dit Félix, je ne doute pas un seul instant de la bonne volonté que vous et Surville avez pour moi, mais que pouvez-vous faire dans de telles circonstances ? Ce-

pendant, j'ai besoin de déposer dans votre sein le secret qui m'opprime et qui m'accable; peut-être, oui, peut-être, me donnerez-vous quelques conseils que mon esprit ne peut me suggérer, et que je repousserais même s'il venait de lui, tant je me crains moi-même.

— Félix, reprit Alfred avec le ton rude et la franchise d'un soldat, tu sais que je t'ai déjà dit vingt fois : je suis à mes amis à la vie et à la mort ; mon cœur, mon bras, tout ce que je possède est à ton service.

— Excellent ami! dit Félix; apprenez donc ce qui cause en ce moment et mes alarmes et mes tour-

mens. Il y a à peu près un an, un de mes amis me présenta dans une prétendue pension de demoiselles, où chaque semaine se terminait par un bal. Assez mal composé en hommes, presque tous cuirassés de grec ou de latin, mauvais plaisans de dortoirs de collége, il était pourtant fréquenté par d'assez jolies femmes. Une de ces dames, connue par la rigidité de ses mœurs, y amena une jeune personne belle comme un ange. Ma profession d'homme de lettres, ma qualité peut-être de rédacteur d'un journal, me donnaient dans ce petit cercle une espèce d'influence; je fis l'éloge de la nouvelle venue, on pria la

dame qui l'avait présentée de l'amener plus souvent, elle y vint.

— Et tu en es tombé éperduement amoureux, interrompit Surville en riant; il ne faut pas tant de fleurs de rhétorique pour arriver à ce résultat.

— Oui, mon ami, j'en devins fou. Mais ce qu'il y eut de plus malheureux et pour elle et pour moi, c'est que cette pauvre jeune fille partagea mon sentiment et fut assez faible pour condescendre à mes désirs.

— Tu l'as déshonorée, Félix interrompit encore Surville, mais en réprimant cette fois un signe de mécontentement.

— Non, pas déshonorée, car je prétends bien lui rendre cet honneur si cher que les préjugés du monde placent d'une manière si extraordinaire. Mais elle s'est donnée à moi par amour, par pur amour, et je me suis complètement livré au bonheur de posséder la plus charmante et la plus tendre des femmes.

—Si tu n'as rien fait pour la suborner avec des intentions coupables, si tu persistes dans l'idée de ne vivre que pour elle et avec elle, je ne comprends pas que tu puisses être si désolé, dit Surville.

— Oui, sans doute, Alfred,

mais ce n'est pas cela qui me plonge le poignard dans le cœur. Imagine-toi que la pauvre enfant porte sans le savoir, dans son sein un fruit de notre amour, qu'elle est enceinte en un mot.......; qu'elle part, qu'elle va partir demain, après demain, avec une de ses parentes pour la province, et que, par conséquent, je me trouve dans la position la plus difficile et la plus critique où jamais homme se soit trouvé. Dois-je laisser la pauvre enfant quitter Paris sans l'avertir des dangers qu'elle court? Dois-je, par un enlèvement prévenir les suites d'une si cruelle circonstance? Mais c'est tomber de

Charibde en Scylla, et pour éviter un mal, tomber dans un pire !! il est cependant urgent de prendre un parti, et voilà, mon ami, ce qui me jette dans un abîme d'incertitudes.

— Et on ne s'est pas aperçu jusqu'à présent de son état ? dit Elisa ?

— On n'y a pas fait la moindre attention, répondit Félix, mais je crains bien que, d'ici à deux mois peut-être, il ne soit plus possible de cacher ni à elle ni aux autres la gravité de sa position.

— Ecoute Félix, se prit à dire Surville, la situation est difficile je le conçois, mais ce n'est pas le

moment de perdre la tête, écoute-moi bien : laisse partir la jeune personne, après cependant, l'avoir préalablement avertie de son état. Informe-toi bien du lieu où elle ira, du séjour qu'elle y fera. Une fois installée dans la province qu'elle t'aura indiquée, dans un mois ou six semaines, nous irons l'enlever.

— L'enlever !! s'écria Elisa.

— Oui, l'enlever, répartit Alfred, il n'y a que ce moyen pour la soustraire aux médisances du monde. Nous la ramènerons à Paris, dans une maison tranquille, là, une fois en sûreté, nous prendrons tous les moyens nécessaires

pour terminer ce drame à la satisfaction générale de notre ami d'une part, et de la jeune personne de l'autre; car, tu penses qu'à cette nouvelle, elle ne sera point tentée de changer de sentiments pour toi.

— La charmante enfant, dit Félix, ne verra dans ce malheur qu'un nouveau serment qui m'engagera à elle. Alfred, tu la connaîtras un jour cette tendre fille, et tu verras si, après Elisa, elle n'est pas la femme la plus digne d'être aimée et d'être honorée.

— Mais, dit Elisa en rougissant, croyez-vous, M. Duval, que votre famille n'élèvera pas des oblacles à la conclu-

sion de ce mariage ? Vous appartenez à une caste qui n'a point abdiqué ses idées d'orgueil, et vous pourriez bien avoir des combats à livrer avant de recevoir l'autorisation nécessaire à votre hymen.

— Madame, j'ai une plume et, avec elle, je me moque des préjugés de ma famille. D'ailleurs, sans connaître bien positivement les parens de ma jeune amie, je suis fondé à croire qu'ils sont honnêtes. c'est tout ce qu'il me faut. Quant au reste, vous me connaissez.

—Eh bien ! mon ami, interrompit Alfred, ne te tourmente plus, vois aujourd'hui même ta jeune amie, et suis la ligne de conduite que nous venons d'arrêter tous en-

semble, tu t'en trouveras bien. Mais vraiment quand tu es entré, je comptais qu'il s'agissait de ta vie.

— Non, Alfred, non, mais il s'agissait de plus que cela, il s'agissait de l'honneur de celle que j'aime.

Les trois amis passèrent le reste de la journée ensemble et vers le soir Félix se retira pour aller annoncer à sa belle et le nouvel état que la nature l'appelait à connaître, et la détermination que l'amitié venait de prendre pour leur tranquillité respective.

FIN DU TOME SECOND.


BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 04611898 1